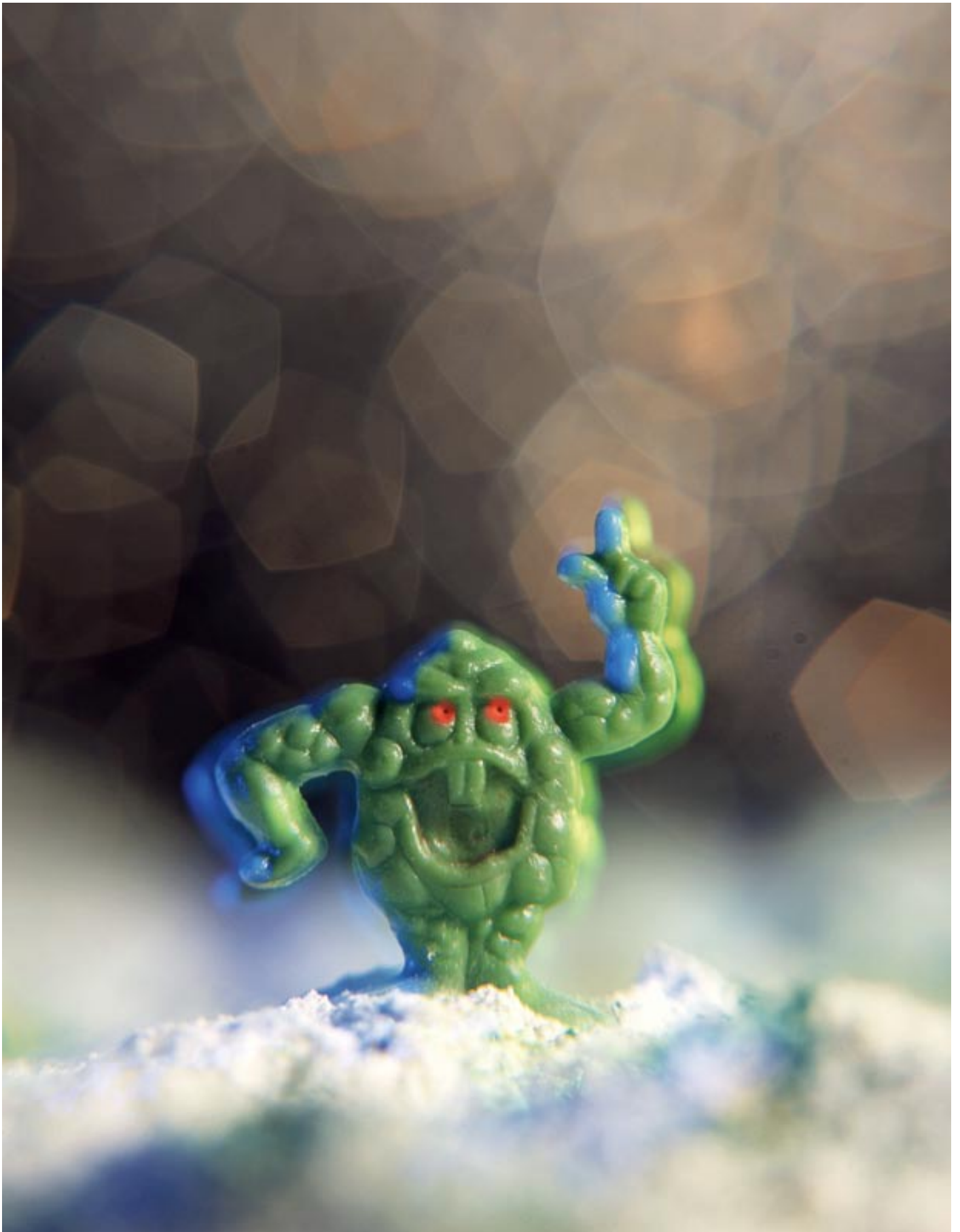


JEAN LA CHANCE
BERTOLD BRECHT



SOMMAIRE

Distribution

Dates

Textes de travail

Échange et don (Raoul Vaneigem)

Note de François Orsoni (mise en scène)

Note de Tomas Heuer (création musique)

Note de Marielle Silhouette (traduction)

Jean la chance

Texte complet

CV

François Orsoni

Suliane Brahim

Alban Guyon

Clotilde Hesme

Tomas Heuer

Thomas Landbo

Cie NÉNÉKa

THÉÂTRE DE NÉNÉKA

coproduction Mains d'oeuvres, Collectivité Territoriale de Corse,

Lazaret Ollandiniet Ville d'Ajaccio

1 rue du Dr del Pellegrino - 20090 Ajaccio

contact artistique. François Orsoni / +33 (0)6 11 19 19 75 / françois.orsoni@neneka.org

contact administratif. Julie Allione / +33 (0)6 14 49 16 55 / julie.allione@neneka.org

JEAN LA CHANCE

mise en scène

François Orsoni

avec

Suliane Brahim

Alban Guyon

Clotilde Hesme

Tomas Heuer

Thomas Landbo

lumières Jean Luc Chanonat

direction technique François Burelli

administration Julie Allione

Texte inédit et inachevé de Bertold Brecht

Texte français de Marielle Silhouette **et** Bernard Banoun

(L'ARCHE est éditeur et agent théâtral du texte représenté)

DATES

Tournée en Corse au mois d'août

le 7 au Lazaret Ollandini - Ajaccio

le 8 à Pietrosella

le 9 à Sainte Marie Sicche

le 10 à Calcatoggiu

le 11 à Omessa

le 12 à Calacuccia

le 13 à Ile Rousse.

spectacles à 21h30, en plein air

Mains d'Oeuvres - Saint-Ouen

le 29 août - 21h00

le 30 août - 19h30

le 31 août - 19h30

réservation Mains d'Oeuvres

1, rue Charles Garnier 93 400 Sains Ouen

Tel : 01 40 11 25 25

Échange et don

in *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*,
Raoul Vaneigem, Gallimard, 1967

La noblesse et le prolétariat conçoivent les rapports humains sur le modèle du don, mais le don selon le prolétariat est le dépassement du don féodal. La bourgeoisie, ou classe des échanges, est le levier qui permet le renversement du projet féodal et son dépassement dans la longue révolution. – L'histoire est la transformation permanente de l'aliénation naturelle en aliénation sociale, et contradictoirement le renforcement d'une contestation qui va la dissoudre, en désaliénant. La lutte historique contre l'aliénation naturelle transforme l'aliénation naturelle en aliénation sociale, mais le mouvement de désaliénation historique atteint à son tour l'aliénation sociale et en dénonce la magie fondamentale. Cette magie à l'appropriation privative. Elle s'exprime par le sacrifice. Le sacrifice est la forme archaïque de l'échange. L'extrême quantification des échanges réduit l'homme à un pur objet. De ce point zéro peut naître un nouveau type de relations humaines sans échange ni sacrifice.

Note

François Orsoni, mise en scène

Jean la chance est une fable, une quête linéaire et pourtant mystérieuse. Face à un monde vénal, rythmé par des relations d'échange, organisé et façonné par le mensonge, un grand mensonge, Jean reste fidèle à son intuition et à sa vérité : il vit en écoutant son corps, la nature qui l'entoure, l'âme des gens qu'il rencontre. Essayez pour voir, de grands malheurs vous attendent !

Choisir ce texte c'est sans doute en interroger les enjeux philosophiques et politiques, mais ma seule certitude c'est la joie de vivre à côté de Jean, comme c'était déjà le cas pour Woyzeck en 2002. On se sent heureux, naïf peut-être en côtoyant cette histoire, la notion de plaisir est au centre de tout, on est contaminé par Jean.

Mon premier plaisir fut de choisir les comédiens avec lesquels j'avais envie de travailler, sans aucun compromis. « L'important c'est l'humain » dit l'ami à Jean.

Mon deuxième plaisir vient du texte lui-même : la mécanique des échanges produit un rythme serré, intense, souvent vital et toujours très clair pour les personnages. Chaque scène est un combat qui pose les fondations du personnage, et c'est dans l'engagement seul des acteurs que se trouvent les leviers pour construire les scènes. Tous les effets de mise en scène s'effondrent dès qu'on ne reste pas dans la mécanique narrative. Jean la chance est un grand texte, inachevé et méconnu.

Mon troisième plaisir, c'est la musique du spectacle. Elle est signée et dirigée avec tous les interprètes par Tomas Heuer. Lui proposer cette intervention c'est pour moi la possibilité d'assouvir un rêve : pouvoir emmener sur le plateau la force et la vitalité des concerts punks.

Ces différents ingrédients construisent l'architecture du spectacle, d'une part une proposition frontale et spectaculaire, quelque chose d'adressé ; d'autre part des scènes intimes, aux enjeux vitaux pour les personnages, et formellement flottantes, arrondies, silencieuses.

Pour le reste, je tente de soigner mon inculture à la lumière du « traité de savoir vivre à l'usage des jeunes générations » de Raoul Vaneigem.

Alban Guyon et Clotilde Hesme seront Jean et Jeanne. Tomas Heuer sera l'Ami. Suliane Brahim et Thomas Landbo seront le reste du monde, et moi un metteur en scène fainéant, je tiens beaucoup à cela, car je crois en l'inconstance du temps pour créer.

Note

Tomas Heuer, création musique

Jean la Chance...

Jean la Science...

Jean et les Gens...

Les Gens et Jean...

Ce texte raconte la double trajectoire d'un homme simple qui, par un système d'échange et avec gratitude, perd tout ce qu'il a au fil de rencontres avec des gens opportunistes et malhonnêtes. En parallèle de ce dépouillement en règle, Jean se sent de plus en plus heureux, libre et en phase avec la vie et le monde.

C'est une réponse précise à notre époque consumériste, notre monde qui hiérarchise les gens sur la propriété, confond « bon » avec « con », et associe le bonheur à la richesse.

Ce conte pourrait être Bouddhiste ou Franciscain sous ses airs de farce campagnarde, et Jean le simple, pour ce qu'il est et par ce qu'il ne le verbalise pas, un homme accompli et en harmonie. Son bonheur et son enthousiasme reposent sur les sentiments et une relation intime et jouissive avec son corps et avec la nature. Ceci souligne une grande sagesse respectueuse de la nature humaine, tout en le détachant d'un « Heureux les simples d'esprit », conception chrétienne qui renie les satisfactions de la chaire.

Dans ce texte, l'unicité du personnage face aux Autres, présente l'homme en général comme en fuite de la joie ou victime d'un système.

Merci M. Jean...

Note

Marielle Silhouette, traductrice

Hans Im Glück (1919) : du conte populaire à la forme dramatique, le théâtre lieu d'échanges

in *Revue de littérature comparée*, n° 310, avril juin 2004, sous la direction de P. Brunel et D. H. Pageaux.

Écrit à l'automne 1919, le fragment *Jean la chance* s'inscrit dans une période d'intense création alors que Brecht, âgé de 21 ans, est encore un auteur inconnu. En février de la même année, il rédige une pièce *Spartakus*, plus connue sous le titre *Tambours dans la nuit*. En mars il s'intéresse au thème biblique du roi David, après une conversation avec un ami, l'auteur Otto Zarek, qui écrit sur ce même sujet. En mai, il reprend sa pièce *Baal* dont la première version date de 1918. Il se consacre pendant l'été à un fragment Herr Makrok, histoire aux accents autobiographiques d'un jeune artiste et de ses relations avec son père. À l'automne enfin, il rédige cinq pièces en un acte et adapte le conte *Hans im Glück* qu'August Wernicke avait publié en 1818 dans le journal *Die Wünschelrute* et que les frères Grimm avaient intégré en 1819 à leur collection de contes populaires.

Cette formidable vitalité créatrice atteste de l'acharnement avec lequel Brecht s'emploie à développer des formes et des thèmes propres à démanteler l'idéalisme, l'héroïsme et le pathétique inhérents à une tradition théâtrale qu'il ne veut pas abandonner pour autant. Car le théâtre de ces années est placé tout entier sous le signe de la recherche de nouvelles voies et d'une réflexion sur les notions de fable, d'ascension et de chute à la base de la tragédie, la fin heureuse de la comédie, et les modes de figuration des relations de l'individu au groupe dans la perspective que Brecht s'est fixée, c'est-à-dire le matérialisme. Ces années 1918-1919 sont de ce point de vue d'une importance capitale, car Brecht, après quelques hésitations sensibles dans ses premiers écrits et la première version de *Baal* encore, se décide, sous l'influence conjuguée de Wedekind et de Karl Valentin, pour une représentation concrète. En cela, il se démarque profondément de ses contemporains les expressionnistes, dont il critique de plus en plus fermement les positions idéalistes. Après le premier essai que constituait le *Baal* de 1918 et qui reposait essentiellement sur la parodie, Brecht entame en 1919 une recherche plus personnelle du nouveau théâtre qu'il se propose de construire. Il n'abandonne pas pour autant dans ces mois l'adaptation, car elle permet de faire l'inventaire des moyens existants et de leur validité pour le théâtre à venir.

La recherche est attestée par les multiples fragments et ébauches qui caractérisent la création dès ces premières années. De ce point de vue, *Jean la Chance* fonctionne comme un laboratoire pour les grandes pièces de l'époque que Brecht ne cesse de reprendre : *Baal*, *Tambours dans la nuit* et également *Galgei* que Brecht rédige à partir de 1920 seulement, mais dont l'idée remonte à 1918 sous le titre *Le Gros homme sur la balançoire*. Notons que le manuscrit de ce fragment se trouve aux archives à Berlin dans une chemise portant l'étiquette : *Agonie d'un fantôme* ou *Spartakus*. Une pièce pour le théâtre que l'on sait être le titre premier de *Tambours*. Cette adaptation lui permet d'acérer sa réflexion sur la notion d'héroïsme en faisant porter l'accent sur la bonté dans sa dimension morale et en montrant ses conséquences pour l'individu et pour le groupe. Enfin, Brecht puise ici à une source populaire et à la longue tradition du simplex dont il interroge la naïveté comme valeur dramaturgique propre à remplacer celle de héros, une réflexion qu'il poursuivra, on le sait, jusqu'en 1956 et jusqu'à sa mort et que l'on retrouve, sous différents modes, dans les figures de Galy Gay, Schweyk, Chen-Te et Jeanne d'Arc notamment.

Emprunt à la culture populaire, *Jean la chance* s'inscrit, comme les pièces en un acte écrites également à l'automne 1919, dans la volonté d'élaborer un comique propre à démanteler le tragique hérité de la tradition sans pour autant tomber dans la facilité et le simple divertissement.

Enfin, la structure fondamentale de l'échange sur laquelle est fondé le conte permet à Brecht d'expérimenter

de nouvelles formes de figuration des relations humaines, d'acérer sa réflexion sur les liens de l'individu au groupe, présentés encore toutefois sur le mode mécanique de l'exploitation et du dépouillement, qui répondent à la boulimie de *Baal*.

Jusqu'à là, Brecht n'avait eu recours au genre du conte que dans des textes en prose. Un écrit de jeunesse comme *La Guerre des Balkans* paru en 1913 dans *Le journal* qu'il publie avec d'autres lycéens, *La Récolte*, *Die Ernte*, empruntait au conte le cadre traditionnel et la formule stéréotypique du « il était une fois ».

D'un point de vue dramaturgique, le choix de cette forme de récit n'est pas sans risque, car elle impose des contraintes évidentes, l'exemplarité du personnage et de l'action narrée, la transposition de l'action dans un monde imaginaire, le caractère très stéréotypé des personnages et des situations. En se décidant pour ce conte précisément, Brecht délaisse le monde du merveilleux et opte pour un monde proche de celui de la farce dans un conte que les Allemands qualifient à raison de *Schwankmärchen*. Le personnage principal est un paysan un peu benêt et naïf qui, après sept ans de bons et loyaux services, décide de rentrer chez sa mère ou chez ses parents selon les versions. Parti avec son sac d'or en guise de récompense pour ses sept ans de travail, il parvient au terme de son voyage les mains vides, mais heureux, après avoir échangé son sac d'or contre un cheval, le cheval contre une vache, la vache contre une oie, l'oie enfin contre une meule qu'il perdra également après l'avoir fait tomber par mégarde dans un puits.

D'un point de vue narratif, ce conte repose sur une structure circulaire fondée sur le principe de l'échange : apparemment, le personnage se retrouve à la fin dans la même situation qu'au début. Il n'a rien gagné, pire il a été littéralement dépouillé selon un principe de déperdition impitoyable et particulièrement comique. Mais, en même temps, il a atteint le but qu'il s'était fixé au départ, autrement dit accomplir l'action la moins héroïque qui soit : rentrer chez sa mère.

Le récit ne fait pas seulement la preuve de la vanité des biens matériels, il montre également qu'il faut un certain talent, une certaine volonté pour atteindre le but de la vie, le bonheur simple. L'acharnement que Jean met à perdre ses biens est comique, d'un comique qui rappelle fortement le comique de la farce et du personnage du *Dümmling*. Car Jean suscite l'échange, pensant y trouver de quoi satisfaire sa paresse et son confort personnel. En fait, alors qu'il perd de plus en plus, pour, en fin de compte, se retrouver sans rien, on se rend compte que le but qu'il s'était fixé peut enfin être atteint puisque aucun obstacle ne se présente plus à sa réalisation. Jean fait la preuve, à mille lieux de la métaphysique et de la psychologie, que la satisfaction des besoins vitaux suffit à la vie. En même temps, il fait la démonstration par sa naïveté et son apparente bonté (il donne plus qu'il ne reçoit) de sa supériorité puisqu'il se satisfait de l'échange et ne se trouve en aucun cas « endommagé » par les autres. En dépit de sa chute, il ressort plus grand que jamais, profondément vital et heureux. Des hasards du destin, il a su tirer parti et trouver son bonheur. Il a su allier les chances et le bonheur, dans le double sens de « Glück ».

Dans le fragment de Brecht, l'action s'étale sur une année, de l'hiver à l'automne dans un décor où la nature surtout est présente et les indications de couleur de ciel et d'arbres dominantes. De ce point de vue, la proximité de ce fragment avec *Baal* est nette.

De même, le personnage de Jean tel que Brecht le décrit dans une note préliminaire est plus proche de *Baal* que de l'original, du moins dans son apparence physique : gros, hirsute, il est à l'image de ces personnages forts, vitaux et paresseux que Brecht ébauche dans ces années et oppose aux héros tragiques. Malgré tout, il conserve de la source l'ancrage dans le milieu paysan et une apparente bonté qui le mène de déboire en déboire. À l'inverse du modèle original toutefois, Jean n'agit pas, ne provoque pas l'échange qui lui est plutôt soufflé par les autres personnages. Frère aîné d'un Galy Gay parti chercher un poisson et se retrouvant affublé d'une nouvelle identité pour les besoins du groupe, Jean est une illustration du principe simple que Brecht met à la base de ses pièces dans ces années : développer une « fable sans pointe sans idée » (Journaux, vendredi 20 août 1920), ne pas montrer le destin « écrasant le grand homme, mais l'homme simplement

par son destin ». Pour reprendre l'expression très concrète de Brecht, il ne s'agit pas tant de « montrer des hommes qui reçoivent d'une certaine structure un coup de pelle sur la tête, mais leur comportement à ce moment-là, ce qu'ils en disent et quelle tête ils font » (Journaux, 21 août 1920)

Jean s'adapte donc aux situations et son avancée permet l'étude de la ligne de la fable en elle-même. Car celle-ci, fondée sur la mécanique de l'échange, partait dans le conte vers l'ascension finale et le bonheur selon la convention. Brecht reprend la structure circulaire, mais s'interroge, comme dans *Tambours*, sur l'issue, hésite entre la tragédie et la comédie.

Dans les trois stades d'élaboration du fragment, il propose tour à tour une fin heureuse et malheureuse pour finalement opter pour cette dernière. Dépouillé de tout, Jean meurt à la façon de *Baal*, solitaire et abandonné, mais heureux malgré tout.

Dans la première version, Brecht semble avoir été encore très proche de ses premières préoccupations pour *Baal*, c'est-à-dire le contrepoint parodique à l'expressionnisme. Dans une note préliminaire à la première version de *Jean la chance*, Jean est qualifié d' « extatique », de « bienheureux », qui sont sans conteste des termes empruntés à l'expressionnisme (der Ekstatische, Selige). Dans la dernière scène, il nous est montré dans une chambre, au lit, alors que défilent devant lui tous les personnages qui l'ont dépouillé dans les scènes précédentes et lui rendent ses biens. Ses derniers mots avant de s'endormir : « tout est si beau, si beau » [Es ist alles so schön ! Es ist alles so schön !] rappellent bien entendu *Baal* et la thématique de la jouissance vitale que Brecht oppose à l'idéal de bonheur des expressionnistes. Mais au regard de l'avant-dernière scène dans laquelle Jean se retrouve dans l'eau à la recherche de son couteau, tel le *Woyzeck* de Büchner, cette dernière scène paraît peu convaincante et fait plutôt pencher pour un rêve que ferait le personnage. Ou alors, Brecht a été tenté d'imposer, contre la convention de la mort volontaire du héros, abandonné de tous, la survie et la fin heureuse donnée par le conte. En cela, il aurait été fidèle à l'un de ses principes de création dans ces années et aurait voulu éprouver la validité de telle ou telle catégorie ou convention dramaturgique en l'opposant à une autre.

De prime abord, Brecht modifie profondément le traitement de la fable en mettant en balance dans l'échange les individus et les biens matériels. Ce procédé lui permet, bien entendu, de faire de l'intention du conte, le bonheur en dehors des biens matériels, une question et une recherche fondamentalement abstraite : quel bonheur, contre quoi et à quel prix ? Le synopsis du troisième stade de travail rend bien compte de cet échange d'éléments concrets contre des abstractions, des modes de vie particuliers qui, tour à tour, impliquent un traitement différent de La fable : échanger la femme contre la ferme signifie renoncer à l'amour et opter pour le foyer [Heimat]. Troquer ce même foyer contre des charrettes, c'est abandonner la vie sédentaire pour l'aventure, das wilde Leben. Le manège ou l'orgue de barbarie que Jean échange contre les charrettes le mène au romantisme.

Dans la première scène, Jean perd sa femme qui part avec un citadin, M. Feili, qui l'a séduite. On le retrouve à la scène 2 paraissant dans une ferme que, lui, le paysan laisse à l'abandon, occupant ses journées à écouter le vent et à regarder le ciel. Sur proposition de deux marchands, il échange sa ferme contre des charrettes et part à l'aventure. On le voit, si Brecht reprend de l'original la structure circulaire et le principe de l'échange, il impose, fidèle à sa conception matérialiste, les rapports humains fondés sur des modes d'échange concrets, à l'opposé de la conception expressionniste. On reste toutefois dans une conception violente des rapports humains, non différenciés sur le mode social et économique, une humanité d'avant la culture. La relation de l'individu au groupe est encore fondée sur une conception mécanique du dépouillement ou de l'exploitation à mort sans moyen terme, sans possibilité d'échanges équilibrés.

Quand il reprend pour la seconde fois le fragment, Brecht ajoute trois scènes dont deux font intervenir la figure de l'ami qui, dans la première version, n'apparaissait qu'à l'avant-dernière scène. Poursuivi par la police parce qu'une jeune fille qu'il avait séduite l'a dénoncé avant de se suicider, il apparaît dans le café où

Jean paresse tandis que deux individus jouent aux cartes. Il tente alors de convaincre Jean de se sacrifier pour lui. Sauvé par les deux hommes qui l'empêchent de suivre sa nature et de répondre positivement à cette demande, Jean apparaît vainqueur dans cette seconde version, plus fort qu'il n'était au départ puisqu'il a - même involontairement - résisté. La pièce se termine alors par l'échec de l'ami qui clôt la scène en s'exclamant : « les gens finissent toujours par vous laisser tomber ». Mais la troisième version abandonne cette fin et revient à l'idée de la mort solitaire dans la nature.

Fidèle à l'original, Brecht fait de Jean un personnage profondément bon et naïf, même si on l'a vu, dans le conte, Jean est plus proche de la figure du paysan roué, qui, contre les apparences, tire profit des situations et fait son bonheur. Mais cette bonté n'est jamais esquissée dans le sens d'une qualité réelle comme elle n'est jamais sous-tendue par un discours théorique. Jean est plutôt présenté comme un individu dont la seule bonté consiste à s'adapter aux situations. Cette bonté par omission est, là encore, une façon pour Brecht de démanteler une catégorie fondamentale de la tradition et particulièrement de l'expressionnisme. Car le héros expressionniste est, le plus souvent, une sorte de rédempteur qui, à la suite d'une mutation intérieure, une sorte de grâce qui lui est donnée, s'empresse de convertir ses proches au nouvel idéal d'humanité. À l'opposé, Jean est bon parce qu'il accepte de se laisser dépouiller par son prochain, thème que l'on retrouve dans toutes les pièces de cette époque jusqu'au personnage de Shlink dans *Dans la Jungle*. Mais cette bonté s'accompagne d'un réel égoïsme, une qualité vitale, proche de celle de l'original. Car l'antihéros qu'est Jean refuse de lutter pour garder sa femme.

Mais il n'hésite pas en même temps à la reprendre quand elle revient à la scène 5, enceinte des œuvres de M. Feili. Là encore, le traitement idéaliste de la faute est rejeté au profit d'un traitement dédramatisé, sans pathos. À nouveau seul, alors que, fidèle à la convention, sa femme s'est noyée, Jean poursuit son chemin, imperturbable. Brecht oppose au pathos expressionniste la vitalité fondamentale du personnage dont la seule action est d'aller de la vie à la mort, à mille lieues du tragique et de l'héroïsme traditionnels. La bonté est constamment sabotée en tant qu'idéal et ramenée à la capacité de s'adapter à la mécanique de l'échange, à ne pas résister. Mais ce sacrifice lui-même est débarrassé de toute connotation tragique et ramené ainsi à un acte quasi suicidaire, incompréhensible comme Brecht le démontrera de façon extrême dans la pièce *Dans la Jungle*. À moins, bien entendu, d'envisager le sacrifice comme un mode d'existence possible et de penser comme l'écrit Brecht dans une note de 1920 « qu'être bon n'est pas un signe d'humilité, mais au contraire procure de la fierté ». La bonté est alors envisagée comme un gain. Mais comme ce gain repose sur le don, il est forcément confronté à la question de la finitude humaine, à la capacité de l'homme à donner au-delà des biens matériels et de sa propre vie. Comme le dit Shlink, la bonté est seule capable de donner la mesure de chaque individu, de son identité et de ses limites. Mais elle est une qualité purement humaine qui se heurte aux limites de l'humain. Les figures christiques désacralisées que sont Jean ou Shlink se heurtent à leur condition tragique en tant qu'êtres humains, à la solitude et à la mort sans rédemption possible.

Jean n'est pas seulement bon, il est également naïf. Pour l'heure, ce terme est à envisager chez Brecht comme le refus radical du pathos, de l'héroïsme et du tragique. Naïf signifie donc du point de vue de la narration et du style refroidir, dédramatiser, pour ériger le banal et la simplicité en catégorie théâtrale. Car, comme l'écrit Brecht dans ses Journaux le 27 juin 1920, l'être de l'art réside dans la « simplicité » et sa forme doit avant tout être « distance et froideur ». Comme Brecht refuse également la métaphysique et la psychologie, naïf signifie également le concret, le matériel. Le naïf est encore, avant toute chose, un style érigé en arme contre la boursoufflure héroïque, il permet de transformer le personnage principal en individu comme les autres. En optant pour une adaptation d'un conte et en reprenant, malgré toutes les modifications apportées, l'idée à la base de ce récit, Brecht montre sa volonté de puiser aux sources de la littérature populaire, dite naïve, de nouveaux modes de représentation. La proximité chronologique du fragment avec les pièces en un acte montre que cette volonté n'est pas le fait du hasard. Brecht développe plutôt là un style spécifique qui deviendra la base même de sa création à venir.

Le recours à la littérature populaire, dans les genres de la farce ou encore ici du conte, est donc à

considérer comme un antidote salutaire au pathétique inhérent à la littérature noble. Mais Brecht associe de prime abord à cette citation un programme ambitieux et refuse l'harmonie et la fin heureuse, l'idylle facile caractéristique de cette littérature. L'inspiration est donc populaire et naïve dans les thèmes et les situations, mais le traitement s'éloigne très rapidement de la convention par le refus de l'harmonie facile et la constante affirmation du caractère ambitieux du projet. À la scène 2, Brecht fait du paysan un poète hédoniste et remet ainsi fondamentalement en question la convention du caractère constant et invariable. Comme Kragler, comme Galy Gay, Jean est à l'opposé du caractère monolithique et constant du héros traditionnel.

Le paysan Jean parle désormais à la façon de Baal ou de David, en paresseux et jouisseur impénitent dans un style lyrique :

LA SERVANTE : Vous êtes terrible. Souvent, je ne dors pas la nuit à force de penser au toit qui fuit, aux fenêtres cassées et à tout le reste, et que rien ne se fait.

JEAN : Je ne veux pas du tout que tu dormes. Ça m'ennuie, je suis au lit, la tête sur ta poitrine, les gouttes tombent du plafond et j'ai le ventre tout léger parce que je suis bien à l'abri. C'est comme une musique, tu sais.

Cette réflexion sur la naïveté s'accompagne inévitablement d'une analyse circonstanciée du comique à la base de cette littérature. Là encore, Brecht reprend les motifs dominants, mais refuse le traitement traditionnel et la facilité.

Le fragment commence par une scène typique de la farce paysanne. Elle oppose deux paysans, Jean et Jeanne, au citadin M. Feili qui, selon la convention, est un horrible séducteur, doublé d'un savant et d'un excellent orateur. Dès le début, les allusions sexuelles pleuvent. Les oeufs et l'eaude-vie servis par Jeanne sont « excellents », mais « éveillent certains sentiments », c'est, dit M. Feili, prouvé scientifiquement. Devant l'incrédulité de Jeanne, qui avoue n'avoir jamais pu observer ce fait chez son mari, le citadin réplique que Jean, à force de vivre parmi les bêtes, en est devenu une lui-même. Bien entendu, la jeune femme se laisse séduire par ces beaux discours et n'ose plus lutter car, selon M. Feili, il n'y a que les imbéciles qui combattent leurs instincts. Selon la convention, Jeanne tente de refaire la même démonstration auprès de son mari, elle mélange les formules latines et apparaît dans toute sa naïveté alors qu'elle reprend à son compte des formules qui n'avaient pour seul but que de la séduire. On est bien dans cette première scène dans le monde de la farce paysanne à laquelle Brecht emprunte les personnages, les situations et le style. Mais, comme on l'a vu, Brecht refuse de succomber à la facilité et change radicalement de ton dans la scène 2.

Certaines scènes renvoient explicitement aux pièces en un acte que Brecht écrit à la même époque : dans la scène 3, on retrouve Jean en compagnie de son ami, sur le bord de la route, l'une des charrettes ayant perdu une roue. L'ami tente de convaincre Jean de le laisser partir avec l'autre charrette chercher un ferronnier au village. L'ami parti, Jean se perd en considérations sur ce dernier et déclare qu'il doit s'améliorer s'il veut le mériter. Une jeune fille entre alors en scène en chantant une chanson populaire « Trois jeunes hommes qui traversaient le Rhin » (*Es zogen drei Burschen wohl über den Rhein*). Le dialogue qui naît alors entre elle et Jean ressemble à s'y méprendre aux premières approches amoureuses des deux jeunes gens dans la pièce en un acte *Il débusque un démon*. Dans le cas présent, Jean s'intéresse à la jeune femme sans aucune arrière-pensée et ne comprend pas les réponses ambiguës de cette dernière :

LA JEUNE FILLE : Il fait beau aujourd'hui.

JEAN : Vous êtes habillée bien chaudement aussi !

LA JEUNE FILLE : Fi donc ! Je vais rougir !

JEAN : Pourquoi ? Je n'aimerais pas avoir tout ça sur le dos.

LA JEUNE FILLE : Il ne faut pas dire des choses pareilles.

JEAN : Venez vous asseoir à côté de moi !

LA JEUNE FILLE : Et puis quoi encore ? Je suis une jeune fille comme il faut.

JEAN : Justement, venez vous asseoir à côté de moi. Est-ce qu'une jeune fille comme il faut n'a pas de derrière ?

LA JEUNE FILLE : Je vais devoir partir si vous parlez comme ça !

Comme l'écrit Jean-Marie Valentin dans un article sur *Maître Puntila et son Valet Matti*, Brecht « arrache la farce paysanne à son insignifiance et, déconstruit l'idylle toujours résurgente et, à travers elle, l'image fallacieuse d'un monde qui n'aspire, selon Brecht, qu'à se perpétuer ».

Emprunté au comique munichois Karl Valentin, le traitement inapproprié d'un sujet noble au mépris, de surcroît ici, de toute vraisemblance, permet d'élaborer un comique ambitieux et méchant, débarrassé de toute intention réconciliatrice.

Brecht nous montre ainsi dans la scène 8 trois bergers dépenaillés qui s'entretiennent dans une prairie de l'existence de Dieu :

Pâturage.

Trois bergers en guenilles.

LE PREMIER BERGER : Mais si Dieu a vraiment créé l'univers, il devait avoir une tête, tellement énorme qu'il ne pouvait même plus la passer dedans.

LE DEUXIÈME BERGER : Il est d'une bêtise ! Et tellement brouillon. Tenez, c'est toujours les riches qui ont le plus d'argent !

LE TROISIÈME BERGER : C'est à cause de lui aussi s'il y a autant de curés. Il ne peut pas dire que ce n'est pas sa faute.

LE PREMIER BERGER : Un jour, j'avais tellement la dalle que j'ai failli y passer. Je ressemblais à la mort en personne, vous pouvez me croire. Je suis allé chez le curé pour lui demander une soupe ou quelque chose à manger. Mais monsieur le berger de nos âmes s'est gratté le cou qu'il avait bien gras et il m'a dit : mon fils, le salut de ton corps n'est rien comparé à celui de ton âme. Laisse-moi faire quelque chose pour elle ! Je vais prier pour toi, mon fils ! Et avant les vêpres, il s'est tellement empiffré que son nombril étincelait au soleil.

Il est certain que Brecht développe là l'une de ses techniques caractéristiques des premières années de sa création théâtrale : il emprunte à une double tradition, ici de la farce et du numéro de cirque, à laquelle il mêle les accents du théâtre shakespearien et du Volksbuch allemand sur les thèmes traditionnels au XVI^e siècle de la critique de l'Église et de ses excès.

Dans la troisième version, Brecht pensait proposer non plus l'échange de la charrette contre un manège, mais contre un orgue de barbarie. On retrouve Jean sur une route jouant de cet instrument et agressé par un mendiant qui ne comprend pas qu'il ait choisi cette vie. En appendice à la scène, un jeune couple apparaît, tendrement enlacé, quand surgit « un gros homme » qui se met à les invectiver à la façon de Baal. Là encore, la diatribe est énorme, inutile dans l'économie de la fable, totalement gratuite :

Un gros homme entre, s'arrête, pointe sa canne les membres enlacés comme attachés ! Et sans parachute originel(le) De vrais dangers pour les vieux garçons ! Vous avez pris racine ici ! Un champignon mutant avec musique d'ambiance ! Où est madame votre épouse ? Vous fumez ? Je bois du thé chaud quand je rentre à la maison. Je suis malheureux ! Seul ! Quand je suis tout seul au lit, j'ai parfois envie de monter sur les toits. J'aime aussi la musique ! L'ambiance ! Ça vient de mon ulcère à l'estomac. À propos, ne vous dérangez pas pour moi ! Bonsoir ! Il sort.

Le 14 septembre 1920, Brecht note dans son journal que *Jean la chance* est à moitié raté, qu'il ressemble à un œuf qui commence à pourrir. Entre-temps, il a rédigé une troisième version de *Baal*, poursuivi la rédaction du fragment *David* et repris avec acharnement *Tambours* auquel il a ajouté l'acte central. Abandonné, le fragment a pour autant permis la réévaluation de catégories théâtrales telles que la bonté, la naïveté,

l'échange, et le mode de figuration approprié de la notion de bonheur. Il est une illustration convaincante de la lutte que mène Brecht, dès cette époque, contre la structure pyramidale de la tragédie et du drame dont Gustav Freytag a fixé les règles dans son ouvrage *La technique du drame*. Il lui oppose, pour reprendre les termes de Reinhold Grimm dans son essai sur la littérature allemande, la structure du manège par le procédé ici particulièrement efficace de l'échange.

Marielle SILHOUETTE
Université Paris X-Nanterre

Jean la Chance

Texte français - Marielle Silhouette et Bernard Banoun

A1

Un gros gaillard avec une grosse tête, cheveux hirsutes, mèche sur le front, un peu idiot, pataud.
Scène 1 : Automne doré. Arbres dépouillés. Le bienheureux, extatique, enivré. Fin avec l'oie.

A2

1
Femme contre maison
2
Maison contre charrette
3
Charrette contre manège
4
Manège contre femme
5
Femme contre oie
Violet. Femme enceinte. Oie.
6
Oie contre liberté
7
Liberté contre vie
8 Vie
9

A3

Scène 3
Matin doré. Collines. L'ami qui embarque l'une des deux charrettes (l'autre, cassée, reste). C'était une belle histoire. Peu importe que la charrette soit partie. Dommage que l'homme soit parti.
Maintenant, il ne me reste plus que la vie!
Pour l'ami, il donne le ciel étoilé. Puis l'inverse.
Après l'histoire de l'oie, l'histoire des taureaux.
Nuit étoilée. Pacage. Il est redevenu vacher. Arrive l'ami qui vole des taureaux.
Dans la scène de la cave, l'ami. Corps livides, secs, un final sec, émotion.

A4

1
Femme contre ferme
2
Ferme contre charrette
3
Charrette contre Orgue
4
Orgue contre femme
5
Femme contre oie
6
Taverne. Ami contre vie contre mort.
7
Mort
Femme contre foyer
Foyer contre aventure, la vie d'aventures
Aventure contre musique de cette aventure, romantisme
Romantisme contre femme, la réalité nue

B I

I

PETITE PIÈCE BLANCHIE À LA CHAUX. SOLEIL MATINAL.

Derrière les fenêtres, des arbres couverts de neige. Monsieur Feili (prenant son petit déjeuner). Jean et Jeanne.

M. FEILI. Le jambon fond sur la langue et le beurre a le goût du lait frais. Et je n'ai jamais mangé de pain aussi blanc!

JEANNE. C'est un grand honneur que vous soyez descendu ici. Mon mari Jean est tellement content qu'il en a comme perdu la parole. Pour l'amour de Dieu, excusez-le!

JEAN. C'est un grand honneur, monsieur!

M. FEILI. Si seulement je savais comment repartir! Mon âne de cheval a perdu un fer en montant une jument. J'étais assis dans la neige et la jument mangeait son sac de foin. Comme le cheval la besognait, ses cuisses se sont allongées, mais elle a continué à manger encore un moment, les naseaux frémissants. Cela a tellement excité le cheval que dans le feu de la passion, il en a écrasé un fer.

JEANNE. Mon mari peut le ferrer. Jean sait tout faire. Va à l'écurie, Jean!

M. FEILI. Tu ne veux pas?

JEAN. J'aime bien écouter. Il se lève. Ce sont de belles histoires. Il sort.

JEANNE. Il est un peu simple. Mais il est serviable.

M. FEILI. Et comment êtes-vous tombée sur lui? Ou lui sur vous?

JEANNE. Il est tellement fort! Et mon père disait : c'est un homme bon. Et puis, vous savez, je voyais toujours son visage en sueur. Si large, si carré. Il ne faisait jamais les choses à moitié, et il riait si fort. Il avait les taureaux.

M. FEILI. Prenez donc un verre! À la vôtre! *Elle boit.* Est-ce qu'il vous satisfait?

JEANNE. Vous me faites rougir à dire des choses pareilles.

M. FEILI. C'est scientifique. Si on est pur, on peut parler de tout. Avez-vous honte quand il s'agit des bêtes? Pourquoi serait-ce pire chez vous, vous pensez être plus mauvaise qu'elles? Il faut pouvoir en parler comme on parle de nourriture.

JEANNE. Je ne savais pas, monsieur. Pardonnez-moi! Il est fort, mais toujours... pareil.

M. FEILI. Vous vous exprimez encore maladroitement. On peut aimer aux quatre vents. C'est ce que vous voulez dire?

JEANNE. Monsieur, c'est idiot, j'ai encore honte. Pardon! Mais mon mari ne fait pas ça !

M. FEILI. C'est à cause des taureaux. Votre mari n'a pas d'éducation. À ne fréquenter que des bêtes...

JEANNE. ...on en reste une.

M. FEILI. Vous comprenez vite. Il se lève. Les oeufs et l'eau-de-vie étaient bons. Mais savez-vous que l'alcool et les oeufs éveillent certains sentiments? Scientifique!

JEANNE. Je n'ai jamais entendu parler de ça. On en mange souvent et Jean boit aussi.

M. FEILI. On peut bien le dire: chez l'homme, le membre se dresse. Ce qu'on appelle l'amour. C'est prouvé scientifiquement. On dit ; erectio membri.

JEANNE. On est des idiots. C'est quand même idiot de savoir si peu de choses.

M. FEILI. Voulez-vous vous en convaincre?

JEANNE. Non. Mon mari va revenir avec votre cheval.

M. FEILI. Chez les femmes, c'est une sensation au niveau du siège. Vous ne l'avez pas éprouvée tout à l'heure quand j'ai raconté l'histoire de mon cheval?

JEANNE. Je ne sais pas, je ne le savais pas encore, tout à l'heure, mais maintenant, je ne vais plus pouvoir regarder le cheval.

M. FEILI la saisit par le bras. C'est une chose contre laquelle vous ne pouvez rien. Parce que c'est naturel. Il la met sur ses genoux. Dieu a donné à l'homme certains instincts, les sots les combattent. Les gens intelligents, eux, se soumettent à la volonté de Dieu.

JEANNE *respire fort*. Monsieur, mon mari va revenir. On entend le cheval piaffer.

JEAN *passé la tête par la fenêtre*. M. Feili, le fer est dessus.

M. FEILI. Je vais aller voir. Il ne faudrait pas qu'il tombe encore. J'aurai peut-être à mettre le cheval au galop ou à le charger davantage. Qui sait? Les voies du Seigneur sont merveilleuses, Jean. *Il sort*.

JEAN, *entrant*. Excusez-moi de vous avoir laissés si longtemps seuls!

JEANNE *débarrasse la table*. Tu as mis le temps qu'il fallait.

JEAN. Il n'y a plus rien pour moi?

JEANNE. Il y a juste de quoi faire des provisions pour M. Feili.

JEAN. Est-ce qu'il a encore raconté des histoires? Je me suis dépêché.

JEANNE. Non. Tu n'as rien raté. On a juste parlé de choses scientifiques.

JEAN. Desquelles?

JEANNE. Tu ne peux pas comprendre. C'est une histoire d'egrectio. Occupe-toi de ferrer les chevaux.

JEAN. Le fer tient aussi solidement que le sabot.

JEANNE. C'est dans la tête que ça manque.

JEAN. Jusqu'à maintenant, ça ne manquait pas.

JEANNE. Tu sais raconter des histoires?

JEAN. Elle était un peu cochonne. Oui. On peut le dire.

JEANNE. C'est toi qui le dis. C'est tout toi, ça. Ça te ressemble bien. Ça vient des taureaux.

JEAN. Je ne comprends pas. Et ce n'est pas à cause de ma tête à moi, mais à cause de la tienne.

M. Feili à la fenêtre.

M. FEILI. Voulez-vous voir le cheval? Votre mari a bien fait les choses.

JEANNE. Il faut que je prépare vos provisions, monsieur. M. Feili disparaît. *Jeanne s'assied, comme épuisée.* J'ai quelque chose à dire, Jean.

JEAN. Je n'ai pas le temps. Il faut que j'aide M. Feili à seller son cheval.

JEANNE. Il n'est pas bête à ce point, il s'en sortira bien tout seul. Jean, tu connais cette sensation que nous autres femmes, nous avons parfois au niveau du siège?

JEAN. Non. Je ne suis pas une femme.

JEANNE. C'est scientifique.

JEAN. Tu l'as?

JEANNE. Oui. Jean, est-ce que c'est bien de vouloir dormir chez/avec un homme?

JEAN *lui donne une tape dans le dos.* Ce n'est pas un péché.

JEANNE. Mais si c'est un inconnu?

JEAN. Je ne comprends pas.

JEANNE. Si Dieu vous a donné un instinct qui vous pousse vers un inconnu?

JEAN. Et tu n'as pas honte?

JEANNE. Pourquoi?

JEAN. Moi, j'ai honte.

JEANNE. C'est parce que tu n'es pas cultivé.

JEAN. Ce n'est pas juste de dire ça.

JEANNE. Qu'est-ce que tu sais, toi, des quatre vents?

JEAN. Monsieur le pasteur dit que si une femme a couché avec un autre, il faut lui donner une bonne fessée.

JEANNE. Mais si elle n'y est pour rien!

JEAN. Comment ça?

JEANNE. Si c'est un instinct?

JEAN. Alors, la fessée, c'est aussi un instinct.

JEANNE. Tu es comme un taureau.

JEAN. Qui dit ça?

JEANNE. M. Feili.

JEAN. Il ne dit pas que du vrai.

JEANNE. C'est bête de dire des choses pareilles. Donc, tu es bête.

JEAN. Alors il faudrait mettre soi-même sa femme dans le lit, c'est ça?

JEANNE. Je ne sais pas. Mais en tout cas ne rien lui faire de mal.

JEAN. Et si elle ne vous aime plus?

JEANNE. Alors on a le droit de la rosser?

JEAN. Oui. Il faut le faire.

JEANNE. Tu pourrais, toi?

JEAN. Non. Moi pas.

JEANNE. Tu es bon.

JEAN. Ton visage est bon quand tu dis ça.

JEANNE. Quand on aime son mari, il doit vous aider, non?

JEAN. Il le doit.

JEANNE. J'ai l'instinct, Jean. Je veux dormir chez un autre. Ou plutôt, c'est mon siège qui veut, pas moi. Ne t'énerve pas. Ce n'est pas moi qui veux ça.

JEAN *la lâche*. Et qu'est-ce que je dois faire, moi?

JEANNE. L'empêcher.

JEAN. Mais tu n'iras pas bien, alors.

JEANNE. Ça ne fait rien. Seulement, tu dois l'empêcher.

JEAN. C'est M. Feili?

JEANNE. Oui c'est lui. Tu dois faire attention.

JEAN. Qu'est-ce que je dois faire?

JEANNE. Il faut que tu m'aides.

M. FEILI *entre*. Vous ne voulez pas voir le cheval que votre mari a si joliment ferré?

JEANNE. Non, merci. Je ne veux pas voir le cheval.

JEAN. Tu devrais quand même aller le voir. Le fer doit tenir aussi solidement que le sabot. *Il la prend par le bras et la conduit à la porte.*

M. FEILI. Il n'est pas beau, ce cheval?

JEAN, *de l'extérieur*. Il y a sept clous dans ce fer. On peut galoper à la vitesse qu'on veut, et même le monter à deux. Ça ne risque rien.

M. FEILI. Vous avez déjà vu une femme sur un cheval? On dirait une colombe qui vole au-dessus. Cela paraît si léger!

JEAN, *entrant*. J'aimerais voir ça une fois!

JEANNE, *avec Jean*. Maintenant, il faut que j'emballe les provisions avec M. Feili. Mais il faut que tu pries pour que rien n'arrive. Tu veux bien?

JEAN. Mais qu'est-ce que je dois dire comme prières?

JEANNE. Prends la Bible! Il y a tout dedans!

M. FEILI. Maintenant, je m'en vais.

JEANNE. Vous ne voulez pas emporter de provisions?

M. FEILI. J'aurais encore la place.

JEANNE. Votre sacoche est dans votre chambre. Je vais vous aider à la faire.

M. FEILI, *avec elle à la porte de gauche*. Tu ne viens pas?

JEAN. Non, je dois lire la Bible.

M. FEILI. C'est ça, lis donc l'histoire du roi David et de Bethsabée.

JEAN. C'est où, monsieur?

M. FEILI. En haut à droite. Mais tu peux prendre autre chose! *Il sort avec Jeanne*.

JEAN feuillette la Bible. Ce n'est pas ça. Il y en a trop là-dedans. On ne trouve pas ce qu'on cherche. Je préfère dire mes prières. J'y arrive mieux allongé. Il va vers le banc sous la fenêtre. Qu'elle est bête, cette femme! Des sonnettes pareilles dès le matin! Il s'allonge. Le soleil chauffe déjà bien. Aujourd'hui, il faut couper le bois. Mais c'est trop tôt. Heureusement qu'elle ne me voit pas ici, allongé en train de prier... mais c'est sa faute. *Il s'endort*.

M. Feili entre avec Jeanne.

M. FEILI. Il dort. Il n'a qu'à s'en prendre à lui-même. On ne dort pas quand on a une femme jeune.

JEANNE. Il a un visage si bon quand il dort. Et quand il mange. Et quand il parle. Il me fait de la peine.

M. FEILI. Qu'est-ce qu'il a perdu? Rien. C'est notre affaire.

JEANNE. Il a été très gentil avec toi.

M. FEILI. Je ne t'aurais pas prise sans cela. Mais n'en rajoute pas avec sa bonté. Hier soir, quand j'ai voulu attraper la salière, il me l'a prise sous le nez, et tout à l'heure, il n'avait pas du tout l'intention de ferrer mon cheval. Alors que sur les routes, on s'enfonce dans la neige jusqu'aux genoux. Et que nous serons à deux sur la bête.

JEANNE. Comment veux-tu que je parte avec toi?

M. FEILI. Il commence à neiger. Un malheur n'arrive jamais seul.

JEANNE. C'était un malheur?

M. FEILI. Non. Tu ferais le bonheur de cinq hommes au moins.

JEANNE. Il se réveille. Parle-lui, toi! Elle sort.

M. FEILI. Jean, il faut te lever quand tu as des invités. Tu n'as pas lu la Bible, à ce que je vois? Alors ne t'étonne pas s'il t'arrive des malheurs!

JEAN *se réveille*. Il fait trop chaud ici, monsieur.

M. FEILI. Jean, il faut que je te demande conseil. Est-ce que tu sais que quelqu'un peut tomber malade en un rien de temps et que si personne ne l'aide, il meurt dans des souffrances atroces?

JEAN. Où est ma femme, monsieur?

M. FEILI. Elle fait le lit, Jean. Mettons que tu aimes cette personne et que tu puisses l'aider, est-ce que tu le ferais?

JEAN. Si ça ne donne pas de travail, monsieur.

M. FEILI. Mettons maintenant que cette femme t'aime à en être malade, sans toi, elle meurt, et avec toi, elle est heureuse, mais c'est dangereux de la prendre à tes côtés. Est-ce que tu le ferais?

JEAN. Non.

M. FEILI. Voilà, tu es trop fainéant. Tu n'arriveras jamais à rien. C'est moi qui te le dis.

JEAN *se lève*. Où est ma femme?

M. FEILI. En haut. Elle change les draps, Jean. Parlons de ta femme : l'as-tu toujours bien traitée, Jean? Ne t'est-il jamais arrivé de la frapper?

JEAN. Non, monsieur.

M. FEILI. Mais alors elle doit t'aimer si tu l'as toujours bien traitée.

JEAN. Où est-ce qu'elle est?

M. FEILI. Elle est dans la chambre et elle lisse le dessus de lit, Jean. Si elle ne t'aimait pas, ce serait bien la preuve que tu l'as maltraitée, non? !

JEAN. Je ne vous suis plus, monsieur. Je veux rejoindre ma femme.

M. FEILI. Elle est en haut et ne redescendra plus, Jean.

JEAN. Pourquoi? Il lève le poing.

M. FEILI. Parce qu'elle a honte.

JEAN. Elle a fait quelque chose de mal?

M. FEILI. Non. Quelque chose de bien. Que du bien. Mais pas à vous. À moi.

JEAN. Vous vous êtes roulés dans le lit?

M. FEILI. Non. Ne vous énervez pas, Jean. Elle s'est juste assise à côté de moi.

JEAN. Pourquoi elle a honte, alors?

M. FEILI. Parce qu'elle a le coeur si tendre.

JEAN. Et maintenant, qu'est-ce qui va se passer?

M. FEILI. Elle n'ose plus se montrer à vous, voyez-vous. C'est pour cela qu'elle veut partir avec moi.

JEAN. Et moi?

M. FEILI. Mais, ce n'est pas si simple, voyez-vous. Elle va devoir sortir dans la tempête et la neige pendant que vous, vous serez bien au chaud dans votre maison, près du poêle. Et en plus son âme délicate devrait être rongée de regrets et de remords? Vous ne pouvez pas accepter cela, vous êtes tout de même responsable de ce malheur.

JEAN. Qu'est-ce que je lui ai fait, moi?

M. FEILI. Rien. Mais c'est cela qui l'a poussée dans mes bras. Vous auriez dû la retenir. C'est pour cela que tout est de votre faute, Jean, et que vous devez réparer votre faute. Oui, vous devez la réparer, Jean!

JEAN. Mais comment faire? *Il s'est assis.* Je ne trouve pas.

M. FEILI. Tu n'es pas très habile. Mais je vais t'aider. Tu n'as qu'à lui dire que tu ne veux plus d'elle. Comme cela, elle n'aura pas de chagrin à te quitter.

JEAN. Mais moi, je veux encore d'elle et je me retrouverai tout seul.

M. FEILI. Mais alors elle pleurera toute la journée et tu nageras constamment dans ses larmes.

JEAN. Ça ne me plairait pas.

M. FEILI. Tu vois! Donc, tu lui dis que tout est ta faute, que tu ne l'as pas bien traitée, que tu ne l'aimes plus et qu'elle n'a qu'à partir. Comme de toute façon elle doit partir, il vaut mieux que vous vous quittiez en paix.

JEAN. Mais je pourrai la revoir encore une fois?

M. FEILI. Oui. Si tu lui dis ça comme ça.

JEAN. Alors je vais lui dire.

M. FEILI. Femme! Venez faire vos adieux!

JEANNE *entre, encore un peu démolie.* Hé, l'homme, qu'est-ce qu'il t'arrive?

JEAN. Il faut que tu mettes ta grosse veste en laine, car la tempête gronde. Et l'écharpe rouge, car la neige est froide. Et n'hésite pas à t'arrêter en chemin!

JEANNE, *à Jean.* Ça me déchire le coeur, Jean.

JEAN. C'est l'instinct, tu sais. Pensez à mettre une couverture sur la selle.

JEANNE *veut l'embrasser, il reste les bras ballants.* Je te laisse la maison et le reste, ce n'est plus à moi, c'est toi le propriétaire !

M. FEILI. Jean, tu avais encore quelque chose à dire!

JEAN. Je te demande pardon, femme, je t'ai traitée si mal que tu ne m'aimes plus. Quand tu seras

heureuse aux quatre vents, pense à moi de temps en temps! Et couvre-toi bien!

JEANNE. La maison t'appartient, et les vaches, les taureaux et les prés. Tout ça est maintenant à toi, Jean!

Serrée contre lui, elle sanglote.

M. FEILI. Il faut dire merci, Jean!

JEAN *s'incline*. C'est gentil de ta part, femme. Au revoir! .

M. FEILI et JEANNE *sortent et lui font un signe de la main*. Au revoir, Jean!

M. FEILI. Tout doux, le cheval! Au trot!

JEAN, *seul, s'assied sur le banc*. Le ciel est noir de neige. Pourvu qu'ils ne sortent pas du droit chemin! Je vais m'allonger sur le banc. Le soir, le ciel passe au violet mais au sol, il y a de la neige, elle est blanche. Il fait chaud ici, je vais me mettre dans mon lit. Il faut que la servante le prépare. Et que la couverture me soit toujours légère ! *Il s'allonge.*

2

LA MÊME PIÈCE, GRISE. LE SOIR.

Derrière les fenêtres, des arbres dénudés. La pièce a une allure délabrée. Il pleut de temps à autre. Jean sur le lit. La servante fait du feu.

LA SERVANTE. Depuis que votre femme est partie, la ferme s'en va à vau-l'eau. Les vaches tombent parce qu'elles n'ont plus de fourrage. Le toit est pourri et il pleut dans le grenier. Tout tombe en ruine et vous, vous restez là, à ne rien faire, allongé sur un lit pas fait qui part en morceaux.

JEAN. C'est bon de rester allongé!

LA SERVANTE. Ça me rend folle d'entendre des sornettes pareilles. Vous n'avez pas honte de vous faire tout le temps houspiller par votre servante?

JEAN. C'est drôlement bon quand même. Et hier, il y avait même de nouveau du soleil dans la cour. On aurait dit une flaque d'or. J'ai voulu t'appeler, mais tu n'as jamais le temps et tu es trop fainéante pour regarder une chose pareille.

LA SERVANTE. Vous êtes terrible. Souvent, je ne dors pas de la nuit à force de penser au toit qui fuit, aux fenêtres cassées et à tout le reste, et que rien ne se fait.

JEAN. Je ne veux pas du tout que tu dormes. C'est trop ennuyeux. Je suis allongé, la tête contre ta poitrine, et en haut, les gouttes tombent sur le plancher et j'ai le ventre tout léger tellement je suis bien comme ça, à l'abri. C'est comme une musique, je te le dis.

LA SERVANTE. Qu'est-ce que c'est? À la fenêtre. Une charrette! Des marchands!
Bruit d'une charrette. Piaffements de chevaux.

JEAN *va vers la fenêtre*. Ils descendent. Ça va nous distraire.

LA SERVANTE. De la saleté, du bruit et des bagarres!

JEAN, *sur le pas de la porte*. Entrez, messieurs, il y a du feu ici, et dehors, la tempête gronde!

LES DEUX MARCHANDS *entrent*. Le printemps! Le printemps! La fonte des neiges! Les routes difficiles! Les mauvaises affaires! Ah, il fait drôlement bon ici! Ce qu'on est bien ici! On peut s'asseoir là? Cette chaise est-elle libre? Connaissez-vous la nouvelle? L'empereur s'est marié.

JEAN. L'empereur, voilà une affaire importante! Mais avez-vous des nouvelles de M. Feili ?

PREMIER MARCHAND. La neige humide tombe des branches par paquets, il faut faire attention. Et il souffle du ciel un vent qui vous transperce.

DEUXIÈME MARCHAND. Ce poêle est la plus belle chose au monde. Ça dégorde. La peau s'assouplit. N'auriez-vous pas de l'eau-de-vie? Nous payons.

JEAN. Va chercher deux brocs de schnaps à la cave! C'est bon de voir le printemps arriver. Mais il doit faire froid sur les routes, à cheval ou en voiture, surtout pour les femmes.

LA SERVANTE. Il ne nous reste plus beaucoup de schnaps et on n'est pas encore en mars.

JEAN. Personne ne sait si nous, nous serons encore là en mars! *La servante sort.*

PREMIER MARCHAND. Bien répondu! Sage réplique! On est bien ici. Comme dans une taupinière!

JEAN. Il fait chaud ici. La maison n'est pas ouverte aux quatre vents, alors que sur les routes... Vous n'avez pas eu des nouvelles de M. Feili, par hasard?

DEUXIÈME MARCHAND. Ce nom ne me dit rien. Pouvez-vous nous garder cette nuit?

JEAN. Il y a un lit à côté du mien. Plus personne ne dort dedans.

PREMIER MARCHAND. Votre femme est donc morte ? Ou bien vous n'en avez pas?

LA SERVANTE *apporte le schnaps.* Il pleut dans la cave, fermier!

JEAN. Mais il n'a pas plu dans le schnaps. Buvez, messieurs, quand on passe sa vie sur les routes, le coeur finit par geler. *On boit.*

DEUXIÈME MARCHAND. À votre femme disparue, on à celle, vivante, que vous aurez bientôt!

JEAN. C'était une belle femme, vous pouvez me croire! Souvent, la nuit, je suis tout content d'avoir eu une femme pareille!

PREMIER MARCHAND. Bon sang, vous entendez ce vent? Comment l'avez-vous perdue?

JEAN. Elle a eu des épanchements.

DEUXIÈME MARCHAND. Si jeune? C'est triste!

JEAN. Ou des étanchements? Des éventements? Mais buvons, il n'y a que ça de vrai!

PREMIER MARCHAND. Tout à l'heure, vous avez dit un nom. Maintenant, ça me revient. J'ai connu ce monsieur. Il avait de la prestance. Ça a dû être quelqu'un, dans le temps. Mais quand je l'ai rencontré, il était déjà bien mal en point. Il venait de troquer son cheval quand on a bu un verre ensemble.

JEAN. Il était bien ferré, son cheval, hein?

PREMIER MARCHAND. Toutes les femmes lui couraient après, mais il ne s'en occupait pas.

DEUXIÈME MARCHAND. Elle est bonne, cette gnôle. Tout est bien, ici! J'en ai assez de la route. La pluie noire sur la figure et les vêtements trempés. La nuit, la chemise vous colle à la peau quand vous vous couchez dans des lits étrangers, des lits sales, que le vent traverse. Vous êtes bien ici.

JEAN. On a à manger et à boire. On mange peu, on boit beaucoup. Le toit tiendra encore longtemps

et chaque soir, le ciel vire au violet. La maison est à moi tout seul. Je peux l'abîmer comme je veux. Disons que je l'use.

PREMIER MARCHAND. Vous devez avoir ce qu'il faut de farine dans la huche? Y a-t-il beaucoup de terres avec la ferme? Et combien de lait donnent vos vaches?

JEAN. De quoi manger, de quoi boire, de quoi travailler tous les jours. C'est comme ça et ça restera comme ça. Mais parlons d'autre chose: il avait donc beaucoup de femmes avec lui, M. Feili ?

PREMIER MARCHAND. Pourquoi vous intéressez-vous à ce fanfaron? Il ne le mérite pas. Il n'y avait personne avec lui.

DEUXIÈME MARCHAND. Qui prendrait une femme avec soi dans cette vie de chien? Mais dites-moi, ne songez-vous pas à vendre votre domaine, puisque vous êtes tout seul?

JEAN. Pour aller où, messieurs?

PREMIER MARCHAND. De foire en foire, comme nous! Vous y avez déjà pensé, à ce que je vois! On mène joyeuse vie! Beau temps, mauvais temps, on est toujours au grand air sur les voitures! On rencontre des tas de gens et croyez-moi, on vit plein de choses!

DEUXIÈME MARCHAND. En plus, c'est un commerce qui rapporte! Des sacs entiers de louis d'or! Et on change tous les jours d'endroit! On ne s'ennuie pas!

PREMIER MARCHAND. C'est sûr, ici, c'est plutôt calme, même un peu trop. En ville, il y a la musique, la danse, les femmes! Tous les jours du nouveau!

DEUXIÈME MARCHAND. Vous le vendriez combien, votre domaine, pour voir?

JEAN. C'est une ferme rentable et j'y ai habité longtemps! Mais je la vendrais peut-être bien contre deux voitures comme les vôtres, avec les chevaux!

PREMIER MARCHAND. Ça demande réflexion! Il y a de la marchandise dans ces voitures. Des jolis objets fabriqués à Nuremberg, des miroirs, des bijoux!

DEUXIÈME MARCHAND. Nous ne penserions pas à vendre si nous n'étions pas aussi fatigués ! Ce sont de belles voitures!

PREMIER MARCHAND. Vous dites qu'il pleut dans la cave? La gnôle commence à manquer et les champs doivent être labourés? C'est loin d'être parfait, alors que la charrette roule comme un carrosse. Voulez-vous la voir?

JEAN. Je peux toujours jeter un coup d'oeil. Jean et le premier marchand sortent.

DEUXIÈME MARCHAND. Il y a trop de courant d'air pour moi dehors. Tu fais partie de la maison?

LA SERVANTE. Oui, mais on ne m'échange pas contre la charrette.

DEUXIÈME MARCHAND. Crois-moi, il fait sacrément froid dehors. Tu devrais rester ici.

LA SERVANTE. Je reste avec mon maître.

DEUXIÈME MARCHAND. On te doublera ton salaire.

LA SERVANTE. Je n'ai rien demandé.

DEUXIÈME MARCHAND. On s'amusera ici. On dansera le dimanche!

LA SERVANTE. Ce n'est pas pour les gens sérieux.

DEUXIÈME MARCHAND. Donc, tu ne veux pas rester?

LA SERVANTE. Non. Et de toute façon, vous ne l'avez pas encore, la ferme.

PREMIER MARCHAND, revenant avec Jean. Oui, elle est magnifique, cette charrette. Voyons la maison maintenant!

JEAN. D'accord! Accompagne-le, Toinette! Mais fais attention qu'il ne se casse pas le cou!

PREMIER MARCHAND, sortant avec la servante. Je n'y tiens pas.

DEUXIÈME MARCHAND. Les chevaux sont magnifiques.

JEAN. Mal ferrés.

DEUXIÈME MARCHAND. La bâche résiste à l'eau!

JEAN. C'est drôle! Surtout la nuit!

DEUXIÈME MARCHAND. Alors, elle vous plaît, la charrette?

JEAN. Magnifique! J'aurais envie de partir cette nuit déjà!

DEUXIÈME MARCHAND. Mais vous nous laissez la servante!

JEAN. Elle ne viendrait sûrement pas avec moi.

DEUXIÈME MARCHAND. Les femmes ne sont d'aucune utilité sur les routes.

JEAN. C'est bien d'être seul. Et puis, il y a les chevaux!

DEUXIÈME MARCHAND. Sans la servante qui connaît tout, nous ne prendrions pas la ferme.

JEAN. Elle reste ici. Je suis déjà monté sur le siège du cocher!

PREMIER MARCHAND, revenant avec la servante. Le toit est percé de partout!

JEAN. On cloue des bardeaux!

PREMIER MARCHAND. Il n'y a presque plus de farine.

JEAN. On en rachète.

PREMIER MARCHAND. L'escalier est pourri!

JEAN. On reste en bas!

PREMIER MARCHAND. Les vaches sont mal nourries!

JEAN. On leur donne du fourrage!

PREMIER MARCHAND. C'est du travail!

JEAN. Il ne faut pas être fainéant!

DEUXIÈME MARCHAND. Nous en reparlerons demain matin! Pour le moment, fatigués et trempés comme nous sommes, nous voulons nous débarrasser de la voiture. Mais demain matin, après une bonne nuit dans votre lit, nous aurons changé d'avis!

JEAN. Vous pourriez le regretter. Je veux partir cette nuit.

LA SERVANTE. Vous êtes devenu fou? Avec cette tempête et cette pluie!

JEAN. J'aime la tempête. Je fouetterai les chevaux.

LA SERVANTE. Le ciel est tout noir.

JEAN. La lune se montre de temps en temps.

LA SERVANTE. Vous avez bu !

JEAN. Comme ça je n'aurai pas froid!

LA SERVANTE. Je ne viendrai pas avec vous, alors!

JEAN. Je pars seul.

LA SERVANTE. Ne faites pas ça!

JEAN, *aux marchands*. Marché conclu?

LES MARCHANDS. Marché conclu! Ils se serrent la main.

LA SERVANTE. Mettez quelque chose de chaud!

JEAN. Je suis si gai que je n'ai pas froid! À moi l'aventure sur les routes! Tant que la neige fond, la lune brille. Vivement que je traverse les champs détrempés! En plus, le printemps arrive.

LA SERVANTE met un châle sur ses épaules. Alors allons-y!

DEUXIÈME MARCHAND. Tu restes ici. C'est décidé.

LA SERVANTE. Ah bon?

JEAN. Oui. Le fouet est dans la charrette?

PREMIER MARCHAND. Il y en a deux, derrière le siège!

JEAN, *en sortant*. Je trouverai le chemin. Il faut que je me dépêche. Il n'est pas loin de neuf heures!
Il sort.

LA SERVANTE, *à la fenêtre*. Il ne m'a même pas regardée en partant. Et le voilà qui va dans la nuit chercher son malheur!

On entend des claquements de fouet et une voiture qui se met en route en grinçant.

3

COLLINES. MATIN DORÉ.

Une charrette.

Jean et l'ami, un peu dépenaillé.

JEAN. Je gardais les taureaux quand j'étais jeune. J'avais du temps comme le bon Dieu et je me disais

souvent que j'aimerais bien avoir un ami.

L'AMI. Mais qu'est-ce que tu vas faire avec la roue cassée?

JEAN. On a plus d'idées à deux que tout seul.

L'AMI. Ah tu vois, tu as une vision trop égoïste de l'amitié. Est-ce que je ne suis là que pour te donner des conseils? Il faut voir plus haut. L'amitié doit être une chose de l'esprit. L'ami ne doit rien vouloir pour lui seul. On aime un ami parce qu'on... l'aime, c'est tout. Qui ne comprend pas ça... est un idiot, c'est la meilleure preuve.

JEAN. Je pourrais t'écouter pendant des heures!

L'AMI. Il faut aimer l'autre tel qu'il est, vois-tu. Il se peut qu'il ait ses mauvais côtés. C'est même plutôt assez courant. Tu as des mauvais côtés, toi. Moi aussi, j'ai sûrement mes mauvais côtés. Même si j'essaie de les combattre comme je peux. Mais parfois, les sentiments sont plus forts que moi.

JEAN. Toi, tu n'as pas de mauvais côtés.

L'AMI. Voilà ce qu'une personne modeste ne peut absolument pas admettre. J'en ai certainement.

JEAN. Non, tu n'en as pas, tu peux me croire!

L'AMI. Il faut croire ce que dit un ami, mais j'en ai quand même. Mais ce que je voulais dire, c'est qu'il faut aimer la personne tout entière. Avec tous ses péchés!

JEAN. C'est beau.

L'AMI. C'est de la philosophie. Alors qu'est-ce que tu vas faire de la charrette?

JEAN. Je vais au prochain village chercher le forgeron!

L'AMI. Je ne suis pas du tout d'accord. C'est beaucoup trop loin pour toi!

JEAN. Mais il faut bien que j'y aille!

L'AMI. Non. J'y vais, moi.

JEAN. C'est plus près pour toi?

L'AMI. Oui. J'y vais avec l'attelage.

JEAN. Avec celui qui roule?

L'AMI. Oui. Et je ramène le forgeron dessus.

JEAN. Tu ne veux pas que je le fasse, moi?

L'AMI. Non. Pas du tout. Tu en as déjà tant fait pour moi. À mon tour.

JEAN. Je ne veux pas t'ennuyer.

L'AMI. De toute façon, tu as tant de travail avec les deux voitures.

JEAN. J'aurais bien aimé continuer à t'écouter.

L'AMI. C'est de la philosophie. Mais il y a aussi le sérieux de la vie.

JEAN. Tu sais tant de choses. Si seulement je pouvais devenir comme toi!

L'AMI. Je t'apprendrai.

JEAN. Alors que Dieu t'accompagne!

L'AMI. J'aime autant que ce soient tes chevaux. *Il part.*

JEAN. Je vais trouver le temps long. *On entend des claquements de fouet et une voiture qui se met en route.* J'ai un ami maintenant. Ça vous change un homme. J'ai envie de devenir meilleur pour ne plus avoir honte devant lui. Comment je vais passer le temps avant de le revoir?

On entend une jeune fille chanter « Trois gaillards traversaient le Rhin »

UNE JEUNE FILLE *passé près de la colline.* Bonjour!

JEAN. Où allez-vous?

LA JEUNE FILLE. Ça vous intéresse?

JEAN. Non. On a beau temps aujourd'hui, hein?

LA JEUNE FILLE. Un peu trop chaud. À en attraper un coup de soleil!

JEAN. Je suis assis ici et j'attends.

LA JEUNE FILLE. Ah bon? Et qui donc, l'empereur?

JEAN. Non. Mon ami.

LA JEUNE FILLE. Il vous fait attendre longtemps!

JEAN. C'est moi qui lui ai demandé de partir.

LA JEUNE FILLE. Il a filé?

JEAN. Il fait tout ça pour moi. Mais en fait, je ne veux pas. Ça m'est même désagréable.

LA JEUNE FILLE. Un ami comme ça, ça compte!

JEAN. Ça n'est pas rien.

LA JEUNE FILLE *regarde autour d'elle.* Cette charrette vous appartient aussi?

JEAN. Des amis comme ça, on n'en voit pas tous les jours.

LA JEUNE FILLE. Qu'est-ce que vous avez là-dedans?

JEAN. Un peu de tout et deux ou trois choses en plus.

LA JEUNE FILLE. On peut jeter un coup d'oeil ?

JEAN. Je vous en prie. Il reste assis.

LA JEUNE FILLE. Il fait beau aujourd'hui.

JEAN. Vous êtes joliment au chaud dans vos vêtements!

LA JEUNE FILLE. Pfff! Vous me faites rougir!

JEAN. Pourquoi? Vous me donneriez tout ça, je ne le mettrais pas.

LA JEUNE FILLE. Il ne faut pas dire des choses pareilles.

JEAN. Asseyez-vous donc à côté de moi!

LA JEUNE FILLE. Et puis quoi encore? Je suis une jeune fille honnête.

JEAN. Ça ne vous empêche pas de vous asseoir. Une jeune fille honnête n'a pas de derrière?

LA JEUNE FILLE. Si vous dites des choses pareilles, je vais devoir m'en aller!

JEAN. C'est seulement parce que je ne comprends pas!

LA JEUNE FILLE. Les hommes dépassent toujours tellement vite les bornes!

JEAN. Comment ça?

LA JEUNE FILLE. Ça ne leur suffit pas de rester assis à causer.

JEAN. Pourquoi?

LA JEUNE FILLE. Ils ont toujours de mauvaises pensées.

JEAN. Moi non. Vous pouvez vous asseoir sans crainte.

LA JEUNE FILLE. Nous ne pourrions pas au moins nous mettre dans la voiture? On va nous voir ici!

JEAN. Il faut que j'attende le retour de mon ami.

LA JEUNE FILLE. Vous l'entendrez arriver!

JEAN. Mais s'il vous voit ici?

LA JEUNE FILLE. Justement, nous pourrions aller dans la voiture...

JEAN se lève. J'aimerais bien, mais je ne dois pas.

LA JEUNE FILLE. Un homme ne doit pas parler comme ça.

JEAN. Vous n'avez pas votre langue dans votre poche!

LA JEUNE FILLE. Et vous, il vous manque quelque chose d'autre!

JEAN. Je ne comprends pas!

LA JEUNE FILLE, *en s'en allant*. Moi non plus.

JEAN. Restez encore un peu!

LA JEUNE FILLE. Je dois rentrer.

JEAN. Vous n'avez pas vu un homme sur une voiture tirée par deux chevaux?

LA JEUNE FILLE. Si, je l'ai vu. Il a tourné à droite, à la carrière.

JEAN. Mais ce n'est pas la direction du village!

LA JEUNE FILLE. Il allait vers la grand-route!

JEAN. Je ne comprends pas!

LA JEUNE FILLE. Lui aussi, il vous a quitté! Elle rit et s'éloigne en reprenant sa chanson.

JEAN. Elle s'en va ! Dommage, elle serait montée dans la charrette! Il devrait être revenu depuis longtemps! Mais s'il a tourné à droite... Ça a dû être plus fort que lui. Ce n'est pas si grave pour la voiture, mais c'était mon seul ami. Il disait des choses si belles sur l'amitié. Je l'aime beaucoup.

4

UN MANÈGE SUR UNE PRAIRIE VERTE. À L'ARRIÈRE-PLAN, DES ARBRES.

Jour de grisaille avec des nuages. Le manège: un mât central avec un orgue et un toit simple auquel sont suspendus des sièges au bout de chaînes de métal. À droite, la charrette dételée. Peu de monde. Le manège est arrêté. La propriétaire du manège. Jean.

JEAN. Ce drôle de truc n'a pas l'air de rapporter grand-chose?

LA FEMME. Si, le soir. Mais je suis trop fainéante pour travailler maintenant.

JEAN. Je ferais bien un tour si ce n'est pas trop cher.

LA FEMME. Mais vous avez de l'argent plein les poches!

JEAN. Les affaires ne marchent pas mal.

LA FEMME. Je ferais bien l'échange.

JEAN. Les vôtres sont plus amusantes.

LA FEMME. Vous ne pouvez pas monter dans la journée. C'est réservé aux enfants.

JEAN. Et si je monte quand même?

LA FEMME. Ça fera rire les enfants!

JEAN. J'aime bien quand les enfants rient.

LA FEMME. Et vous, vous faites cadeau de votre marchandise ?

JEAN. C'est une autre histoire. Mais il y a ce qu'il faut.

LA FEMME. Oui, quand on a les moyens.

JEAN. Vous montez bien sur le manège quand vous voulez!

LA FEMME. Je suis obligée. Autrement, il ne marche pas.

JEAN. C'est cher, un truc pareil?

LA FEMME. C'est pas donné.

JEAN. Il est à votre mari?

LA FEMME. Je n'en ai pas.

JEAN. Pourquoi vous dites ça sur ce ton?

LA FEMME. Je crois que j'aimerais y changer quelque chose.

JEAN. Ça n'a pas que des avantages d'avoir une femme. Elle peut vous quitter.

LA FEMME. Mais il n'y a pas que des inconvénients.

JEAN. On n'est plus tout seul au lit!

LA FEMME. On se donne de l'exercice.

JEAN. Quand on est jeune.

LA FEMME. Je ne suis pas encore desséchée.

JEAN. Je veux bien le croire. Mais ça va chercher dans les combien, un truc pareil ?

LA FEMME. Pour mon mari, ça ne coûterait rien.

JEAN. Qu'est-ce que vous voulez dire?

LA FEMME. Je sais des choses.

JEAN. Vous pensez aux quatre vents?

LA FEMME. Vous n'êtes pas tombé de la dernière pluie non plus!

JEAN. Ça ne rend pas meilleur.

LA FEMME. Mais ça rend la chose meilleure!

JEAN. On n'est plus grand-chose.

LA FEMME. Mais on a plus.

JEAN. Il faut que j'aille voir mes chevaux.

LA FEMME. Alors il va rester vide?

JEAN. Quoi?

LA FEMME. Le lit ?

JEAN. Je n'aime pas trop ça. Mais si on parlait de ce truc?

LA FEMME *crie*. Musique! *L'orgue joue*. Ça met tout de suite de l'ambiance. Je fais souvent jouer l'orgue la nuit.

JEAN. C'est beau.

LA FEMME. Mais il ne faut pas être seul.

JEAN. Ça aussi, c'est beau.

LA FEMME. Pas toujours.

JEAN. Contre la voiture et les chevaux, vous me le donneriez, votre manège?

LA FEMME. Ce n'est pas assez.

JEAN. La voiture est bonne. Je l'ai conduite tout le printemps par monts et par vaux. Je chantais quand il y avait du vent, et la nuit, je parlais aux chevaux. Mais je la cède contre le manège.

LA FEMME. Il ne vaut pas plus que ça pour vous?

JEAN. Je n'ai rien d'autre.

LA FEMME. Et vous! C'est rien?

JEAN. Je pourrai monter sur le manège. Et personne ne rira. Car sans moi, il ne marcherait pas.

LA FEMME. Mais ça vous coûtera quelque chose, car c'est très amusant.

JEAN. Quoi?

LA FEMME. Votre virginité.

JEAN. Qu'est-ce que vous voulez en faire?

LA FEMME. On fera jouer l'orgue la nuit.

JEAN. Je ne peux pas vous la donner.

LA FEMME. Contre le manège?

JEAN. Non.

LA FEMME. Vous ne la vendez pas?

JEAN. Je ne la vends pas.

LA FEMME. Dans ce cas, je vais me retrouver toute seule.

JEAN. Pourquoi êtes-vous triste? Tout est tellement beau!

LA FEMME. Quand on est seul? Il fait si froid!

JEAN. C'est trop dur à supporter?

LA FEMME. Ça fait déjà tant de nuits!

JEAN. Alors il va falloir que je vienne.

LA FEMME. Vous voulez voir le manège?

JEAN. Et vous, les chevaux?

LA FEMME. Tout me va.

JEAN. L'un des deux a les fers arrière un peu lâches!

LA FEMME. On peut les reclouer!

JEAN. Je vais vous faire ça tout de suite!

LA FEMME. Et après, vous viendrez?

JEAN. Plus tard.

LA FEMME. Et dites-moi, vous n'avez pas de femme, c'est bien vrai?

JEAN. Non. Elle vit dans le velours et la soie, c'est une grande dame.

LA FEMME. Vous viendrez ce soir, n'est-ce pas?

JEAN. Mais je fais d'abord un tour de manège et ensuite, je bois un verre. Il sort.

LA FEMME. Et le manège est à vous!

5

Le même endroit. C'est la nuit. Les arbres sont noirs. Beaucoup de monde. L'orgue joue. Le manège tourne avec les balançoires.

LA FEMME *crie en direction des gens.* Montez, messieurs dames! Un vrai plaisir! Réservé aux adultes! La musique est en prime!

LES GENS. Il faut faire un tour! Ça va drôlement vite! Ça va même à un rythme d'enfer depuis que ce grand gaillard musclé le fait tourner! Il est là depuis à peine trois jours.

UN HOMME. On se cogne les genoux, ça fait mal, mais c'est un plaisir de tous les diables, je vous le dis. Il faut y aller avec les femmes. *Le manège s'arrête.*

JEAN *descend, l'air sauvage, torse nu.* Montez tous! C'est vraiment bien!

UNE FEMME. Mais toi, tu es en nage!

JEAN. C'est pas grave. Une fois que c'est bien lancé, je monte et je n'ai plus rien à faire. Le bonheur!

LA FEMME DU MANÈGE *peste.* Où es-tu encore fourré? Que le diable t'emporte! Il passe son temps planté à bayer aux corneilles!

JEAN. J'arrive. *Aux gens.* Sans moi, rien ne tourne.

LA FEMME, *à Jean.* Ça va bientôt se calmer et tu pourras descendre.

JEAN. J'aime bien être dessus. Il sort.

LES GENS. Ça doit être drôlement bien! Ça donne le tournis et on ne pense plus à rien. On n'entend plus que la musique. *Le manège s'était remis à tourner, mais s'arrête brusquement.* Qu'est-ce qui se passe? Les gens ont payé quand même! C'est un scandale! Cri d'une femme. Il a dû arriver un malheur.

JEANNE, *mal habillée, les cheveux en désordre, descend du manège en courant. Jean la suit.* À l'aide!

JEAN. Mais arrête-toi! Je ne te ferai pas de mal!

JEANNE. Ne le laissez pas m'approcher!

LES GENS. Bas les pattes! Qu'est-ce qu'il lui veut? C'est une pauvre femme!

JEAN. C'est toi, Jeanne! Remonte!

JEANNE, *d'un ton de défi, cassante*. Compte là-dessus! Je ne reçois d'ordres de personne!

JEAN. Tu peux faire un tour gratis, je te le dis!

LA FEMME DU MANÈGE. Qu'est-ce qui se passe encore? Les gens vont saccager mon manège.

JEAN. J'arrive.

JEANNE. Remonte plutôt là-haut, avec l'allure que tu as!

Elle se fraie un chemin à travers la foule.

JEAN, *qui s'est retourné*. Je viens tout de suite, je vais tirer - Où est-ce qu'elle est partie? C'était ma femme!

LES GENS *rient*. Charmante femme et charmant monsieur! On lui propose un tour gratis, elle n'en veut pas.

JEAN *revient vers le manège*.

LES GENS. C'est maintenant qu'on va s'amuser! Allons faire un tour nous aussi! Il faut voir ce mec! Regardez comme il tire! C'est le diable en personne! Il tire comme un cheval! Mon Dieu, il va nous arriver malheur! Des cris viennent du manège, qui s'arrête. C'est trop violent. On peut se casser le cou!

LES GENS, *venant du manège*. Ne montez pas! C'est un grand gaillard fort comme un taureau qui fait tourner le manège et il est devenu fou. L'armature craque déjà. Quand ça va à toute allure, il monte d'un bond, tout chavire et il reste là à regarder dans le vide! Ça fait peur! Allons en face chez le magicien!

Les gens se dispersent.

JEAN, *avec quelques gaillards*. Finie la rigolade! À nous de faire un tour! Un vrai! Le manège est à moi!

LA FEMME. Ne le croyez pas! Il va finir par le casser! La canaille! Il est fou!

QUELQUES GAILLARDS. Faites-la taire et mettez-la dans la voiture! Ça va chauffer!

Ils l'emmènent.

LA FEMME *continue à crier*. À l'aide! À l'aide!

JEAN *remonte sur le manège*. Bon, maintenant à vous de tirer! En route pour l'éternité! Les gaillards tirent avec des cris de joie. Jean est assis en haut. Plus vite! Plus vite! Hue! Galopez! En route pour l'aventure ! Plus vite! La lune brille! Allez!

JEANNE, *sur la place sombre et déserte*.

JEAN. Qui est là? Qui est-ce qui nous observe? *Il disparaît dans le manège*. Arrêtez de tirer! Il y a quelqu'un. *Il disparaît*. Attends! J'arrive! *Il disparaît*. Arrêtez! Attends! Jeanne! *Il disparaît*. Le manège s'arrête ; Jean descend. Le manège repart avec les autres, sans musique. C'est toi, Jeanne?

JEANNE. Je voulais juste demander si tu pouvais m'héberger pour la nuit?

JEAN. Tu ne vas pas bien? Où est Feili ?

JEANNE. Je ne vais pas mal. Mais je ne connais plus de M. Feili.

JEAN. Il t'a laissé tomber, ce salaud?

JEANNE. Ce n'est pas un salaud, tu sais. C'est moi qui suis partie.

JEAN. J'ai entendu dire que c'était un mauvais homme.

JEANNE. C'était un monsieur distingué. Je m'en vais maintenant.

JEAN. Où est-ce que tu veux aller?

JEANNE. N'importe. La nuit est belle.

JEAN. Toute seule?

JEANNE. Ça fait longtemps que je suis seule. Ce n'est pas grave.

JEAN. Et si tu te fais attaquer par un homme?

JEANNE. Peut-être qu'il me donnera du pain, lui.

JEAN. Je vais chercher du pain.

JEANNE. Tu travailles dans ce manège, maintenant?

JEAN. Oui. Ça me plaît.

JEANNE. La ferme appartient à d'autres, alors?

JEAN. Je l'ai bien vendue.

JEANNE. Je croyais que je pourrais y retourner un jour.

JEAN. J'ai attendu longtemps.

JEANNE. Ce n'est sans doute pas la vérité. Mais j'ai eu du bon temps.

JEAN. Difficile de revenir, dans ce cas.

JEANNE. Ne te moque pas.

JEAN. Pourquoi? Tu veux revenir avec moi?

JEANNE. Avec le manège ?

JEAN. C'est très joli ici. Et il est à moi. On a l'impression de partir pour l'enfer. Souvent, je me dis: quand les gens vont en enfer parce qu'ils n'ont pas été bons mais sont devenus de plus en plus mauvais, ils ont droit avant à un tour en l'air au-dessus du paradis. Comme ça, ils peuvent se pencher et voir ce beau monde doré. Et c'est encore pire pour eux quand ils se retrouvent en enfer.

JEANNE. Il faut que je m'assoie.

JEAN. Mais nous devrions plutôt partir.

JEANNE. Je me sens un peu faible.

JEAN. La femme pourrait venir.

JEANNE. C'est qui?

JEAN. Le manège était à elle.

JEANNE. Et pourquoi ne doit-elle pas nous voir?

JEAN *lui passe un bras sur les épaules.* Je suis si content que tu sois revenue.

JEANNE, *faible, serrée contre lui.* Mais la femme?

JEAN. On s'en va simplement.

JEANNE. Et le manège? On n'a plus rien après!

JEAN. Maintenant, je t'ai, toi. Ce n'est pas rien! Je donne volontiers le manège pour toi! *Il l'emmène lentement.*

JEANNE. Par là, ça descend vers la rivière noire.

JEAN. Peu importe.

JEANNE. J'y étais tout à l'heure.

JEAN. Maintenant, c'est passé.

JEANNE. Maintenant tu abandonnes pour moi ce qui t'appartient!

JEAN. Mais c'est tellement bon de marcher comme ça !

6

MURS BLANCS, LE SOIR. CIEL VIOLET.

Au fond à droite, on aperçoit une moitié de la charrette. Jeanne et Jean assis.

JEAN. Ça n'a jamais été aussi beau. Je passe mon temps à te regarder, on dirait une sainte.

JEANNE. J'ai tellement faim.

JEAN. Je n'ai rien mangé non plus, mais ça ne me fait rien. Si seulement j'avais quelque chose pour toi.

JEANNE. Je suis retournée à la rivière noire, hier soir et ce matin. Mais le courage me manque à chaque fois.

JEAN. Je ne comprends pas ce que tu fais là-bas. Tu es bien plus belle maintenant, il y a de la douceur sur ton visage.

JEANNE. Je sais d'où ça vient! Mais la charrette est là-bas depuis une heure sans personne à côté. Je n'étais pas là quand elle est arrivée. C'est qui?

JEAN. Le ciel aussi est beau aujourd'hui. Lève les yeux et regarde, ça fait un peu passer la faim!

JEANNE. Peut-être qu'ils ont du pain là-bas. Ce doit être des gens riches. La charrette est si belle!

JEAN. Oui, elle est belle, cette charrette! Et quel plaisir de la conduire!

JEANNE. Va donc voir! Peut-être qu'ils te donneront quelque chose?

JEAN. Des nuages blancs ont flotté dans le ciel toute la journée. Je me dis toujours que c'est une grâce immense. Il se lève. Je vais à la charrette pour voir!
Il sort.

JEANNE. Je reste là... Ça fait neuf mois et je n'y tiens bientôt plus. C'est pour ça que j'ai un air si doux! Mais maintenant je l'aime plus que jamais. Il faut quand même que je retourne à la rivière noire!

On entend le dialogue suivant en coulisses.

LA FEMME DU MANÈGE. Tu n'avais qu'à rester! Au lieu de courir derrière cette chipie! En plus, elle est en cloque.

JEAN. Elle a faim.

LA FEMME. Et tu voudrais en plus que je lui remplisse le gosier! Elle te saignera à blanc et t'auras le gamin en prime!

JEAN, *tout joyeux*. Tu crois qu'elle attend un enfant?

LA FEMME. Sûre et certaine. Va savoir où cette garce s'est fait enfler. On les connaît, ces immaculées conceptions!

JEAN. Que je suis content. Donc il y a encore du bonheur à venir. Dieu n'abandonne jamais les siens.

LA FEMME. C'est de la folie. Je pensais que vous étiez en train de crever de faim. Déjà à deux, alors...

JEAN. Tu peux nous donner quelque chose? Il faut qu'elle mange beaucoup si elle attend un enfant.

LA FEMME. Une oie, peut-être, tu ne dirais pas non?

JEAN. Tu en as une?

LA FEMME. Tu es bête à faire peur. Tu crois peut-être que je t'ai suivi pour rien?

JEAN. Qu'est-ce que tu veux en échange?

LA FEMME. Toi!

JEAN. Je ne peux pas. C'est elle que j'aime.

LA FEMME. Alors qu'elle crève !

JEAN. Qu'est-ce que tu disais: une oie?

LA FEMME. Grasse et dodue.

JEAN. Je peux l'avoir tout de suite?

LA FEMME. En échange de ce que tu sais!

JEAN. Où est-ce qu'elle est?

LA FEMME. Dans la charrette! Sous mon lit!

JEAN, *s'éloignant*. Mais il ne faut pas qu'elle te voie!

JEANNE, *faiblement*. Jean! Je ne peux plus crier! Il ne me reste qu'à entrer dans la rivière noire. J'ai tout juste le temps. Ça tiendra jusque-là. Il aurait été content. Mais je dois partir, sinon il reviendra avec l'oie. J'ai tellement faim. *Elle sort péniblement*.

JEAN, *sur le seuil*. Jeanne! Ça y est, j'ai une oie! Tu vas enfin pouvoir manger!

7

UNE ROUTE AVEC DES ARBRES, EN AUTOMNE.

*Les arbres n'ont qu'un feuillage clairsemé. Soleil doré de fin de journée.
Jean avec l'oie sous le bras.*

JEAN. Il y a un beau soleil ici et je ne sens plus ma faim. Je suis content d'avoir cette bête, elle va vraiment bien avec les feuilles dorées. Dans le temps, j'avais toujours des oies. Mais jamais aussi belles. Elle a un plumage tout doux et elle est toute ronde et de bonne humeur. Si seulement je pouvais me nourrir d'herbe comme elle!

UNE PETITE VIEILLE *arrive sur le chemin, sursaute*. Jésus Marie!

JEAN. Vous avez à manger?

LA VIEILLE. Que Dieu nous garde! Un grand et solide gaillard comme toi n'a rien à se mettre sous la dent?

JEAN. C'est trop beau ici. Je n'ai pas envie d'aller en ville.

LA VIEILLE. Et cette oie, d'où tu la tiens?

JEAN. Je ne le dirai pas.

LA VIEILLE. Pas besoin, je m'imagine!

JEAN, *avec un air étrange*. Avez-vous vu une femme avec un châle blanc, très belle? Elle avait aussi un enfant, je crois?

LA VIEILLE. Pas que je sache. Elle recule.

JEAN. C'est parce qu'elle s'est noyée.

LA VIEILLE. Il y a tant de malheurs sur cette terre!

JEAN. Elle n'a pas pu attendre. Mais ça ne fait rien.

LA VIEILLE. Il me fait peur. En plein soleil, il parle d'une noyée. *Elle sort*.

JEAN *s'assied. Lentement*. S'ils trouvent une femme dans la rivière, je tremble et je me réjouis: ça pourrait être elle. Il ne reste plus rien d'elle. Elle est partie dans le soir qui était si beau, avec ses cheveux, ses yeux et tout ce qui m'appartenait, et aussi mon coeur. On ne la voit plus nulle part, elle n'existe plus. Le vent ne la sent plus, mais il souffle encore, le soleil ne la voit plus, mais il éclaire encore, elle s'appelait Jeanne, elle n'est plus là, et je ne peux pas la rattraper, elle n'a plus de pieds. Je marche, je vois les arbres, le soleil et l'herbe, des gens aussi. Mais déjà son visage disparaît en

devenant plus parfait. Il se confond avec les nuages, le vent et le soleil. Les nuages l'enveloppent, le vent l'emporte et la lumière brille au travers.

TROIS GARS *arrivent par la droite.*

LE PREMIER. Regardez-moi celui-là au bord du chemin avec son oie. On va la lui prendre.

LE DEUXIÈME. Prenez le type avec! Il peut nous être utile! Il est costaud et il a l'air idiot.

LE TROISIÈME. Hohé ! Tu as volé une oie? Ça ne se fait pas!

LE DEUXIÈME. C'est pas bien de faire ça !

LE PREMIER. Au trou, le voleur !

JEAN. Qu'est-ce que vous voulez? Je n'ai pas volé d'oie!

LE TROISIÈME. C'est pas une oie que tu tiens là, peut-être? C'est un taureau? Un lézard?

JEAN. Elle est à moi.

LE PREMIER. Tout le monde peut dire ça.

LE DEUXIÈME. Nous venons de rencontrer un gendarme, il cherchait une oie volée. C'est un grand type à l'air très dangereux qui l'a volée, il a dit. Tu as vu quelqu'un comme ça?

LE TROISIÈME. Écoute. Si on n'a pas faim, on ne peut pas manger ton oie. Mais si on a faim, on peut la manger, non? Donc je peux manger ton oie. Parce que j'ai faim.

JEAN. Je ne la donne pas. Pas question non plus de la tuer.

LE TROISIÈME. Dans ce cas, en prison tu vas et c'est le gardien qui la mangera.

LE DEUXIÈME. Tu n'aimes pas le grand air, c'est ça?

LE PREMIER. Tu aimes bien manger du pain sec et boire l'eau claire de la fontaine?

LE DEUXIÈME. Tu tombes de fatigue, non?

JEAN. Je n'arrive pas à penser aussi vite.

LE TROISIÈME. Viens donc avec nous! Sans ça, la prison t'attend.

JEAN. Il n'y a pas de nuages là-bas?

LES TROIS *rient.* Des barreaux!

JEAN. Pas de vent?

LES TROIS. De l'air vicié!

JEAN. Pas de lumière?

LES TROIS. De la poussière dans les yeux!

JEAN. Alors, je viens avec vous! *Il se lève.*

LE PREMIER *lui prend l'oie.* Comme ça tu marcheras plus facilement!

JEAN. On va loin?

8

UN PÂTURAGE.

Trois bergers en guenilles.

PREMIER BERGER. Alors si Dieu avait vraiment créé l'univers... il devrait avoir une tête si énorme qu'il ne pourrait même plus la passer dedans.

DEUXIÈME BERGER. Il est d'une bêtise! Et il fait les choses tellement à la légère. Tenez, c'est toujours les riches qui ont le plus d'argent!

TROISIÈME BERGER. Et puis c'est à cause de lui s'il y a autant de curés. Alors là, il ne peut pas dire que ce n'est pas sa faute.

LE PREMIER. Un jour, je crevais la dalle au point que j'ai failli y passer. Je ressemblais à la mort en personne, je vous dis. Je suis allé chez le curé pour lui demander une soupe ou quelque chose à manger. Mais monsieur le berger de nos âmes s'est gratté le cou qu'il avait bien gras et il m'a dit: mon fils, le bien de ton corps n'est rien comparé à celui de ton âme, et cela, c'est mon domaine à moi! Je vais prier pour toi, mon fils! Et avant les vêpres, il s'est empiffré à s'en faire reluire le nombril au soleil!

LE DEUXIÈME. Et moi! Un jour, la bonne d'un curé m'a donné un os rongé en me disant : pour la miséricorde divine, mon brave!

LE TROISIÈME. Je n'ai jamais rien fait de bon, j'ai volé tant et plus. Jamais je n'ai été orgueilleux, je prenais ce que je trouvais et pourtant, je n'ai pas réussi dans la vie. Vous trouvez ça juste?

LE DEUXIÈME. Pour ça, tu iras en enfer, mon ami!

LE TROISIÈME. S'il y a un endroit où règne l'injustice, c'est bien en enfer. Mais Gégé Pfanzelt était encore pire que moi.

LE DEUXIÈME. C'est pour ça qu'il travaille maintenant à la mairie et que tu n'es qu'un pauvre diable!

LE PREMIER. J'ai tellement faim que je ne peux plus courir après les moutons. Ils s'enfuient et adieu mon gagne-pain!

LE TROISIÈME. Voilà un homme! Il nous donnera peut-être quelque chose!

JEAN. Bonjour, braves gens. Vous n'auriez pas vu passer un homme avec mon oie?

LE PREMIER. Avec votre permission, monsieur, j'ai si faim que je n'y vois plus, mais une oie, je l'aurais vue.

LE DEUXIÈME. Vous êtes la première personne aujourd'hui, monsieur, à venir dans notre enfer.

JEAN. Tout va si mal pour vous?

LE TROISIÈME. On arrive à peine à parler.

JEAN. Pourquoi vous ne travaillez pas?

LE PREMIER. Trop bêtes pour ça, monsieur. Dans notre situation, travailler, ce serait intelligent. Mais comme nous sommes bêtes, nous ne travaillons pas. Et c'est une preuve de bêtise. Donc, nous sommes trop bêtes pour travailler.

JEAN. Je ne comprends pas.

LE DEUXIÈME. Moi non plus.

LE TROISIÈME. Moi non plus. Il est tellement bête, monsieur.

JEAN. Vous devriez essayer quand même.

LE PREMIER. Un jour, le fermier m'a envoyé au champ avec la charrue. Quand je suis rentré le soir, affamé, c'est pas du pain que j'ai reçu, mais des coups, alors que j'avais travaillé dur, il a dit (mais c'était un prétexte) que j'avais labouré un champ où le blé germait. Comme si c'était plus facile à labourer qu'un autre!

JEAN. Tu étais bête de faire ça!

LE DEUXIÈME. Je devais trier des graines. Les corbeaux sont venus et les ont prises. Et au lieu de punir les corbeaux et de les priver de nourriture, on ne m'a plus rien donné. S'ils n'avaient pas été là, j'aurais fait du bon travail, monsieur.

JEAN. Tu aurais dû bouffer les corbeaux, l'ami.

LE TROISIÈME. Un jour, un homme pâle à barbe noire m'a volé un mouton. J'aurais pu en racheter un autre avec l'argent qu'il m'avait laissé, mais je l'ai perdu dans une bouteille. Tout ça, c'était à cause que j'avais les jambes trop blanches et trop maigres pour la femme du fermier et qu'elle n'aime pas ça. C'est à cause de mes jambes qu'on m'a enfermé.

JEAN. Je vois que vous avez du malheur et trop bonne mémoire. Mais je ne peux pas vous aider. Moi non plus, je n'ai rien. Quelqu'un m'a pris mon oie parce que je ne marchais pas assez vite avec elle. Mais même sans l'oie, je n'ai pas réussi à les suivre. Il faut dire que c'était agréable, de marcher lentement.

LE PREMIER. Vous n'avez rien du tout pour nous aider dans notre détresse, monsieur? Je prierais pour vous, monsieur.

LE DEUXIÈME. Pour la miséricorde divine, monsieur!

LE TROISIÈME. Pour la justice, monsieur!

JEAN. Mais je n'ai rien, moi aussi je suis dans la misère.

LE PREMIER. Vous n'avez pas un bel habit peut-être?

LE DEUXIÈME. Vous n'êtes pas vaniteux, monsieur!

LE TROISIÈME *enlève l'habit de Jean*. C'est un don généreux!

JEAN. Mais qu'est-ce que je vais devenir, moi?

LE PREMIER. Faites-vous embaucher par notre maître pour garder les taureaux!

JEAN. Je vois que vous êtes de pauvres gens même si vous n'êtes pas tout à fait en ordre! Mais pour la miséricorde divine, je veux bien vous donner mon habit.

LE DEUXIÈME. La miséricorde divine vaut plus qu'un misérable habit, monsieur!

9

PRAIRIE. NUIT ÉTOILÉE. BRUMES.

Des taureaux dans le pré.

Jean.

JEAN. Rien de plus beau que de garder des taureaux. L'herbe est encore sèche. On voit toutes les étoiles et on entend la rivière. Personne ne sait garder les taureaux aussi bien que moi.

L'AMI *arrive*. Holà! C'est toi?

JEAN. Qui es-tu ?

L'AMI. Tu ne reconnais plus ton ami?

JEAN. Je te reconnais maintenant. C'est bon de te voir.

L'AMI. J'ai pris un peu de retard. Je pourrais dire que les chevaux m'ont échappé ou qu'un voleur me les a pris... mais ce serait un mensonge et tout finit par se savoir. Ce n'est pas bien de mentir, des amis ne doivent pas se mentir. Ce serait vraiment méchant, donc je ne le fais pas. Je dis simplement: j'ai péché. Pardonne-moi, toi qui es mon ami.

JEAN. N'en parlons plus! J'ai envie de pleurer tellement j'ai honte.

L'AMI. C'est moi qui ai honte. Pourquoi toi?

JEAN. J'ai cru que tu ne reviendrais jamais.

L'AMI. Tu as été injuste envers moi. Mais cela ne fait rien, on a déjà été si injuste avec moi que je ne m'en aperçois même plus.

JEAN. Il m'arrive de me dire que les gens ne sont pas humains. J'y pense souvent, la nuit, et j'ai envie d'être humain, moi.

L'AMI. Comment t'es-tu porté pendant tout ce temps?

JEAN. Bien, mais il m'est arrivé d'être un peu trop sensible.

L'AMI. Oui, comme tous les hommes bons. Où est ta charrette?

JEAN. Je l'ai échangée contre un manège.

L'AMI. Et le manège?

JEAN. Ma femme m'est revenue en échange.

L'AMI. Mais maintenant, tu es seul?

JEAN. Oui.

L'AMI. Tu n'as rien eu en échange?

JEAN. *avec un air étrange*. Si. J'ai dû avoir l'oie en échange.

L'AMI. Où est-elle?

JEAN. Tu sais, ils voulaient me mettre en prison à cause de ça. S'ils l'avaient trouvée avec moi...

L'AMI. Donc, tu l'as mangée?

JEAN *étonné*. Non. Je l'ai donnée.

L'AMI. En échange de la liberté, c'est ça ? Et maintenant, tu gardes des taureaux?

JEAN. Comme avant. Il n'y a rien de mieux. Je les aime.

L'AMI. Qui? Les taureaux?

JEAN. Oui. Sinon je ne les garderais pas.

L'AMI. Je comprends.

JEAN. Ils sont plus intelligents que les hommes. Je pourrais te dire un secret.

L'AMI. J'aime les secrets.

JEAN. L'humain, il est là, chez les taureaux.

L'AMI. C'est trop haut pour moi. Mais il faut bien que tu te racontes des histoires, il se passe si peu de choses ici.

JEAN. Peu de choses? Et moi, je te dis qu'à certains moments, la vie ici est tout sauf reposante. Il y a le vent qui change tout le temps, presque comme une femme. Et puis ; les nuages. Parfois, je m'allonge dans l'herbe, elle aussi a son histoire. Je n'aime pas m'y allonger, seulement de temps à autre, quand elle est consentante, et je regarde les nuages arriver. Et puis, j'essaie de dire à l'avance ce qu'ils vont devenir, si ces deux-là vont s'unir, ou ceux-là, et ainsi de suite. Ce n'est pas une mince affaire.

L'AMI. Et tes prévisions se confirment-elles?

JEAN. Rarement. Mais de toute façon c'est presque impossible.

L'AMI. Un médecin n'a pas plus de distraction!

JEAN. J'ai des noms pour certaines formes qu'ils prennent quand ils s'unissent. Je dis ; c'est telle forme, ou telle forme, et ça me plaît.

L'AMI. Quoi donc?

JEAN. D'avoir trouvé la bonne forme. Et puis il y a les taureaux! Les uns veulent aller à droite, les autres à gauche, mais le chemin va tout droit. Ça demande un gros effort.

L'AMI. Comment est-ce que tu fais?

JEAN. J'ai trouvé un système; je les attache à des cordes et je tire.

L'AMI. Et tu avances tout droit.

JEAN. On voit bien que tu n'y comprends rien. Mais ce n'est pas étonnant, c'est nouveau pour toi tout ça. Si j'allais tout droit, je serais écartelé. Alors je conduis les taureaux dans la direction où la majorité veut aller.

L'AMI. Je vois, c'est de la politique. Je n'y comprends rien.

JEAN. Il n'est pas trop tard pour apprendre. Tu n'as qu'à essayer une fois avec des boeufs.

L'AMI. Tu as la belle vie, à ce que je vois, tu nages à nouveau dans le bonheur. Tu n'as plus de place dans ton coeur pour un pauvre homme dans la misère.

JEAN. J'ai toujours un coeur pour ça.

L'AMI. Tant que ça ne coûte pas trop!

JEAN. C'est que je n'ai pas grand-chose!

L'AMI. C'est vrai. Sept taureaux, ce n'est pas grand-chose.

JEAN. Tu es dans le besoin?

L'AMI. Tu ne le vois pas?

JEAN. Si. Je le vois maintenant. Tu n'as pas bonne mine. Surtout les yeux !

L'AMI. Oui. Je n'ai plus rien du tout. Même pas ce que tu as.

JEAN. Je t'aiderais volontiers.

L'AMI. Oui, tu es mon ami. Mais je ne sais même pas si ces quelques taureaux suffiraient.

JEAN. Et ils ne sont même pas à moi.

L'AMI. Ce ne serait pas le plus grave. Mais comme tu les aimes beaucoup...

JEAN. Je t'aime encore plus.

L'AMI. C'est vrai, ce serait en effet un péché d'aimer un taureau plus qu'un homme.

JEAN, inquiet. Mais ils ne sont pas à moi, tu sais.

L'AMI. Ils sont à qui, au fait?

JEAN. Au fermier.

L'AMI. Alors tu préfères qu'ils appartiennent au fermier plutôt qu'à moi, ton ami?

JEAN. Non. Je n'ai pas dit ça.

L'AMI. Alors, tu vois bien. À Dieu va, emmenons-les!

JEAN. Mais je dois rester ici!

L'AMI. Tu ne peux pas faire ça.

JEAN. Pourquoi?

L'AMI. Tu passerais ta vie à expier ce que j'ai fait, moi, parce que je suis dans le besoin! Tu dois venir avec moi!

JEAN. Ce n'est pas bien. Tu ne peux pas les emmener tout seul. Je vais donc être obligé de venir.

L'AMI. Et vois-tu, tu seras récompensé pour les taureaux, même s'ils ne sont pas à toi. Tu y gagneras

ton ami! *Il va vers le fond.*

JEAN. Ce n'est pas bien. À cause des taureaux, je ne suis pas aussi content que je devrais l'être.

L'AMI *emmène les taureaux.* Hue! Qu'est-ce qu'un taureau en comparaison d'un ami? Hue! Trois, cinq, sept, tous ces taureaux contre le coeur d'un ami? Hue, en avant! L'important, c'est l'humain!

JEAN le suit.

10

UN BISTROT DANS UNE CAVE, EN VILLE.

Jour de grisaille. On entend la pluie.

Deux gars jouent aux cartes dans un coin. Jean dort dans le noir.

LE PREMIER. As de trèfle. Il a fait tout un boucan. Puis il n'a plus rien dit. Comme d'habitude.

LE SECOND. Il dort beaucoup?

LE PREMIER. Presque tout le temps quand il n'a pas à travailler.

LE SECOND. Il travaille bien?

LE PREMIER. Jamais seul. Il n'est bon qu'à transporter des choses.

LE SECOND. Halte, dix de coeur ! Il ne va jamais dehors?

LE PREMIER. Tu veux dire, pour tomber dans les bras de la police?

LE SECOND. Fred le tient au collet!

LE PREMIER. Mais bientôt, c'est Fred qui va être pris au collet.

LE SECOND. Tu crois? Ça va se savoir?

LE PREMIER. On dirait.

LE SECOND. Il se réveille. Dame de coeur !

JEAN. Le vent! Le vent! Toujours le vent!

LE SECOND. Bien dormi, Jean?

JEAN. C'est bon de dormir.

LE PREMIER. Quand on ne fait pas de rêves.

JEAN. J'ai pensé à quelque chose. Peut-être que ces messieurs pourraient me répondre?

LE SECOND. Dis toujours.

JEAN. On... est... en septembre?

LE PREMIER. Quelle question! On est en novembre. Tu ne savais pas?

JEAN. Je n'ai pas bien compté.

LE SECOND. Et aux arbres, tu dirais qu'on est au mois de juin?

JEAN. Ils n'ont plus de feuilles?

LE PREMIER. C'est vrai, tu ne sors que la nuit. Non. Ils n'ont plus de feuilles.

JEAN. Merci.

LE SECOND. Roi de carreau.

LE PREMIER. As de carreau.

JEAN. Il se remet à pleuvoir. Je sors.

LE SECOND. On va te voir.

JEAN. Je vais juste à la porte.

LE PREMIER. Fais attention. On dirait que ça va de pire en pire, mon gars?

JEAN. Peu importe dans quel sens ça va du moment que ça va. Mais tout est beau, car il n'y a rien de mieux. J'aurais bien aimé sentir la pluie.

LE PREMIER. Tout est aussi mauvais, de toute façon.

JEAN. Et moi je dis, tout est aussi bien.

LE PREMIER. Quoi?

JEAN. Tout. La rivière, le ciel, la maison.

LE SECOND. C'est de la philosophie.

LE PREMIER. Tu as bu, c'est ça?

JEAN. J'ai bu, c'est vrai.

LE SECOND. J'aimerais bien savoir ce que tu as encore pour parler comme ça.

JEAN. Mes cuisses et elles sont encore bonnes. Mes bras et ils peuvent encore traîner des choses. Ma poitrine et elle se gonfle de bonheur. Et ma tête.

LE PREMIER. Qu'est-ce qu'elle fait, elle?

JEAN. Elle me donne parfois bien du travail.

L'AMI, *à la porte*. Bonsoir!

LE PREMIER. Tu m'en as fait une peur! Qu'est-ce qui se passe?

L'AMI, *lentement, avec un air bizarre*. Des choses. Mais ce n'est pas le problème à l'heure qu'il est.

LE SECOND. Ça y est?

LE PREMIER. Qu'est-ce qui se passe?

L'AMI. Il pleut.

LE PREMIER. Arrête tes blagues!

L'AMI. Pourquoi pas moi? On fait tous des blagues, qu'on le veuille ou non. Il y a des blagues dans tous les coins, elles vous guettent, elles rôdent et elles crèvent. C'est comme ça.

LE SECOND. Ta voix a changé, Fred.

L'AMI. Elle vient de la gorge. Mais elle va bientôt servir à autre chose, cette gorge.

LE PREMIER. Aujourd'hui, tu parles comme si tu étais à l'état-civil, au service des pensions alimentaires. D'une façon pas très claire.

L'AMI. Je vais vous dire ce qui s'est passé. Elle est entrée dans l'eau, pas parce qu'elle était sale, mais à cause de son âme ou quelque chose comme ça. Ce n'était pas bien de sa part, mais c'était humain. Les gens finissent toujours par vous laisser tomber. Mais juste avant, elle m'avait dénoncé. Elle avait tout dit et j'ai compris qu'elle était devenue folle. Complètement folle. Elle ne pouvait pas être soûle puisque c'est moi qui avais l'argent. Voilà ce qui est.

LE SECOND. Bon, et maintenant tu vas au tribunal porter plainte contre elle?

L'AMI. Non. Rien de tout ça. J'en ai assez.

LE PREMIER. Ça veut dire que tu vas te rendre?

L'AMI. Il faut bien un coupable. Voici une gorge. Elle est tranchée. Il faut bien que quelqu'un l'ait tranchée. Donc...

LE SECOND. C'est toi, alors?

L'AMI. *S'est rapproché lentement de Jean. Il s'arrête, toujours les mains dans les poches. Il parle d'une voix douce et transfigurée.* Voilà, c'est moi. Qui d'autre cela pourrait-il bien être?

LE PREMIER. On va te trancher la gorge et ton faux-col sera fichu. Comme s'il n'avait rien coûté.

L'AMI. Il a coûté cher. Mais il a fait son temps. Je pars maintenant vers le pays des Chasses Bienheureuses.

JEAN. Tu veux qu'on monte? J'aime bien sortir sous la pluie.

L'AMI, *pensif.* La pluie? *Il poursuit.* Tu veux voir la pluie? Tu peux, plus personne ne t'en empêche puisque je m'en vais.

JEAN. Où vas-tu?

L'AMI. Maintenant, je vais sur l'échafaud.

JEAN. Je ne vois pas ton visage tellement il fait sombre ici. Mais on dirait que tu ris en disant ça.

LE PREMIER. C'est une blague idiote, hein, Fred? Comment ça s'est terminé, en réalité?

L'AMI. Tu n'es pas à la hauteur de la situation, mon gars. Tout ce que je dis, c'est la réalité. Et tu pourras la savourer bientôt, les policiers sont déjà en route. *A Jean.* Oui. Et toi, tu es là, sans tes nuages. Ça ne m'est pas égal, tu sais. Moi aussi je commence à en avoir assez de détourner des charrettes, de voler des taureaux et de tenir des discours. Ou disons plutôt que c'est le dernier.

LE SECOND. Tu entends, Jean? C'est à cause de toi qu'il va sur l'échafaud.

L'AMI. Tout à fait exact. Mais ça ne sert à rien. Ou alors est-ce que toi-même tu voudrais dire que c'était toi?

LE PREMIER. C'est donc à ça que tu voulais en venir? *Il le prend par le poignet.* La comédie est terminée, mon pote. C'est comme ça ou pas?

L'AMI, *tranquillement.* C'est comme ça.

LE PREMIER. Par le ciel et l'enfer! Alors, ouste! En avant, Jean! Laisse tomber ce cadavre! *Il l'empoigne.*

L'AMI. Jean reste ici.

LE SECOND. Tu es devenu complètement fou? Pour qu'il raconte tout ça. En route!

JEAN, *immobile.* Je reste.

LE PREMIER. Au début, il tremblait comme une feuille, et maintenant, il reste. Il n'a pas arrêté de trembler dès qu'il a été question de gorge. Allez, active tes jambes, bon sang!

LE SECOND. Qu'est-ce que tu as?

JEAN. Qu'est-ce que j'aurai ailleurs?

LE PREMIER. La vie, ami! Ils s'emparent de lui et le tirent à l'extérieur.

L'AMI. C'est toujours la même chose: les gens finissent par vous laisser tomber. Il va vers la sortie.

II

LE BORD D'UNE RIVIÈRE AVEC DES ARBRES.

Nuit étoilée, en automne.

Jean dans l'herbe.

JEAN. Les étoiles sont de retour. J'ai la joie au coeur. Il faisait beaucoup plus sombre dans la cave. Le froid disparaît tout seul. On peut échanger les étoiles contre le froid. Voilà la rivière. Je n'arrive plus bien à marcher. Ils n'auraient pas dû me frapper sur les jambes. Mais au moins, ils ont fini par partir. J'ai le coeur léger. Il me reste la vie. Mais mon couteau est tombé dans la rivière. Il se penche en avant. Il faut que je le repêche!

UNE JEUNE FILLE *arrive subitement par la gauche.* Jésus Marie!

JEAN. Bonsoir, petite mère! Vous revoilà? Je n'ai plus mon oie!

LA JEUNE FILLE. Vous avez eu un accident?

JEAN. Ah, ce n'est pas vous. Ce n'est pas grave. Mon couteau est tombé.

LA JEUNE FILLE. Vous êtes soûl, c'est ça? Vous n'avez pas honte?

JEAN. Il fait si froid. Je vais le chercher. Il rampe vers l'eau.

LA JEUNE FILLE. Vous allez tomber à l'eau!

JEAN. Il ne me reste que ce couteau. Qu'est-ce qui chante comme ça?

LA JEUNE FILLE. C'est le vent dans les roseaux.

JEAN, à peine visible, dans l'eau jusqu'aux cuisses. Voilà que j'ai perdu ma montre.

LA JEUNE FILLE. Sortez donc de là! Sinon, je crie!

JEAN. Mais ma montre, je vais la retrouver tout de suite. Maintenant, ma bourse aussi est tombée.

LA JEUNE FILLE. C'est affreux. Arrêtez donc!

JEAN. Je ne peux pas. De toute façon, je suis mouillé.

LA JEUNE FILLE. Vous allez vous noyer! Mais arrêtez donc!

JEAN. Il fait un peu froid, mais il faut que je trouve le couteau.

LA JEUNE FILLE. Je ne vous vois presque plus!

JEAN. Attention! Un peu plus et je glissais!

LA JEUNE FILLE. Vous allez attraper la mort dans cette eau froide!

JEAN. Le courant a tout emporté.

LA JEUNE FILLE. Mais sortez donc! À l'aide!

JEAN *regagne la rive*. Ça n'a servi à rien.

LA JEUNE FILLE. Je m'en vais maintenant. Vous êtes soûl comme une barrique! *Elle sort*.

JEAN. Je vais m'allonger dans l'herbe. Je suis mouillé. Il faut bien se laver les pieds de temps en temps. Il s'allonge. Je sens le vent. Il est froid, mais il va sécher mes vêtements. Les étoiles ont un si bon éclat ce soir. Si je me mets un peu sur le côté, je les vois encore bien.

B2

9

UNE PETITE PIÈCE.

Un lit. Lumière laiteuse. Vent.

Jean est assis sur le lit, en chemise.

JEAN. Au matin, le vent a forcé. Puis le ciel a pâli. Et il s'est mis à neiger. Je ne vais pas me laisser abattre parce que mon couteau ne me sert plus à rien, puisque je n'ai pas de pain. Il faut que je parte. Mais je ne sais pas encore comment. Tout le monde le dit. Sinon, il va m'arriver malheur.

UN GARS, *au fond*. Il faut que tu partes. Sinon, ils vont te prendre. Il ne faut pas qu'ils t'attrapent. Dépêche-toi ! *Il disparaît*.

JEAN. Il ne veut pas qu'il m'arrive malheur. Personne ne le veut. C'est juste qu'il fait un peu froid.

LA JEUNE FILLE, *au fond*. Partez, sinon vous allez attraper la mort! Sinon, je crie! *Elle disparaît*.

JEAN. J'y vais! J'y vais! Pas la peine de crier. C'est un bon conseil! Mais l'eau me transperce déjà les os! Ça ne fait rien.

M. FEILI, *au fond*. La maison est à toi si tu veux! Il y fait chaud! Il sort.

LA FEMME DU MANÈGE, avec une faible musique de manège. Non, il aura le manège, et le soir, je

ferai jouer l'orgue!

Elle sort. La musique s'arrête petit à petit.

JEAN. C'est une belle musique. Je ne peux pas être partout en même temps. Dommage! Je passe de bons moments ici! Si seulement je n'étais pas si sale! Maintenant, c'est si tranquille! Que c'est agréable!

JEANNE, *devant lui, avec une chemise.* Tu veux mettre une chemise propre?

JEAN. Tu n'as plus faim? Je vais te chercher quelque chose!

Jeanne sort.

LA FEMME DU MANÈGE. Tu peux avoir l'oie! *Elle sort.*

JEAN. C'est bien. Maintenant, je ne manque de rien. Je vais bientôt savoir. *La tempête commence à siffler. Jean se rallonge sur le lit.* D'autant que le printemps arrive! Je pars dès ce soir! Tant que la neige fond, la lune brille! Tout est si beau! Tout est si beau!

Il croise les mains.

La tempête enfle. Jean s'endort.

B3

2

LA SERVANTE. Vous n'avez donc pas de sang dans les veines! Vous n'avez pas de conscience comme tout bon chrétien? Vous ne pensez jamais à vos vieux jours sans toit ni couvert, la pluie sur la tête et le corps sans chemise? Comment pouvez-vous laisser tout se gâter ainsi?

JEAN. Je crois que je te préfère la nuit, ma bonne chrétienne. Je suis étendu comme un pont entre le ciel des ivrognes et le ciel des dormeurs et je me laisse bercer quand l'un des deux ploie sous le vent ou les rires. Plein de choses arrivent. Des cascades noires se déversent sur mon sommeil et des ciels étoilés se déploient au-dessus.

B4

ROUTE. SOIR.

Jean est assis au bord du chemin et joue d'un petit orgue de Barbarie. Un homme à côté de lui.

L'HOMME. Vous avez maigri depuis l'époque où vous aviez la ferme. Vous travaillez tant que ça?

JEAN. Je joue de la musique.

L'HOMME. Ça use. Qu'est-ce que vous avez fait de votre domaine?

JEAN. Je l'ai vendu. Il pleuvait dans les chambres et la farine commençait à manquer. Et la musique, ça ne fait pas transpirer.

L'HOMME. Vous avez tout donné pour ce petit orgue?

JEAN. Non. Pour la musique.

L'HOMME. Vous auriez pu garder l'un et avoir l'autre en sus, non?

JEAN. À la charrue derrière le boeuf?

L'HOMME. Il va se mettre à pleuvoir. Et il y a du vent. Je dois continuer mon chemin. Il se lève.

JEAN. Adieu!

L'HOMME. Vous avez gagné quelque chose aujourd'hui ?

JEAN. Pas beaucoup encore.

L'HOMME. Je crois que vous allez mal finir. Vous tombez de plus en plus bas! *Exit. Vent.*

JEAN. Maintenant, plus personne ne viendra. Mais on ne peut pas dormir dans le champ aujourd'hui. Il pleut. Attendons encore un peu.

UN MENDIANT *arrive par la droite.* Bonsoir, mon frère! Venteux aujourd'hui, hein!

JEAN. Le vent s'est un peu levé depuis midi.

LE MENDIANT. Où est passée ton assiette?

JEAN. Quelle assiette?

LE MENDIANT. La sébile! Pour l'argent!

JEAN. On ne me donne rien. Écoute! Mais pour ça il faut que tu la boucles!

LE MENDIANT. Alors tu ne joues que pour ton plaisir? Je pensais que tu n'avais pas grand-chose non plus, toi. Vous êtes donc un amateur? Dans ce cas, je peux vous demander l'aumône, mon bon monsieur?

JEAN. Tu as faim?

LE MENDIANT. Grand faim, mon bon monsieur!

JEAN. Voilà une pièce de dix pfennigs! Il la lui donne. Je n'ai rien d'autre.

LE MENDIANT. Alors je ne peux pas la prendre! Il la met dans sa poche. Je ne prends rien d'un compagnon de misère. Tu vis de quoi?

JEAN. Les gens me donnent à manger. Je suis juste un peu fainéant aujourd'hui. Plus tard, quand il pleuvra, j'irai en ville. C'est là que je mange.

LE MENDIANT. Tu as l'air misérable. C'est ta paresse, aussi. Ça fait longtemps que tu es assis là?

JEAN. C'est une place agréable. Je peux regarder les arbres, et tout à l'heure, je pouvais même apercevoir les maisons là-bas.

LE MENDIANT. Je n'aimerais pas être dans ta peau. Il doit y avoir un idiot dedans, mon bon monsieur. *Il sort.*

JEAN. Un drôle de frère. Mais il me plaît. Il a la langue bien pendue.

UN JEUNE HOMME, *avec une jeune fille.* Il va bientôt faire noir. J'aime bien cet air à l'orgue de Barbarie.

LA JEUNE FILLE. Marche plus vite! Je dois être rentrée avant les vêpres.

LE JEUNE HOMME. À chaque fois que j'entends de la musique, je sais que je dois devenir un grand homme ou succomber. Ça doit être bien d'être assis le soir au bord du chemin, pauvre, en loques et solitaire, peut-être malade aussi, d'attendre dans la nuit pluvieuse en jouant de l'orgue de Barbarie.

Quel étrange sentiment ça doit être! J'aimerais bien connaître ça.

LA JEUNE FILLE. Je dois rentrer chez moi.

LE JEUNE HOMME. Si nous nous allongions dans les champs en attendant que les étoiles se lèvent!

LA JEUNE FILLE. Non et non. Ma mère a dit : « Une fois tombée, on tombe de plus en plus bas. »

LE JEUNE HOMME *l'enlace*. Je vais te montrer que ce n'est pas ça, tomber! *Ils sortent.*

LE GROS MONSIEUR *entre, s'arrête, pointe sa canne*. Des membres enlacés, comme noués! Le péché sans parachute! De vrais dangers pour nous, célibataires! Vous avez pris racine ici? Un champignon émancipé avec accompagnement d'orgue? Où est madame votre épouse? Vous fumez? Quand je rentre chez moi, je bois une tisane bouillante. Je suis malheureux! Seul! Quand je suis au lit, il me prend parfois l'envie de monter sur les toits. J'aime aussi la musique! De l'ambiance! C'est à cause de mon ulcère. À propos, ne vous dérangez pas pour moi! Bonsoir! *Il sort.*

B 5

JEAN

Jean chez la vieille femme qui a perdu tous ses enfants et qui le traite bien, lui qui, seul problème, raconte beaucoup de choses pas vraies.

Tranquille comme une rivière le soir et sale comme une rivière dans laquelle se sont déversées les eaux usées.

Cette femme va le chercher à la taverne, par compassion.

L'HOMME POLITIQUE, le génie universel. On ne verra plus beaucoup d'eau couler sous le pont du Lech avant qu'il mette son chapeau claqué pour rendre visite à mon chien.

LA FEMME. Si vous ne l'avez pas avalé d'ici là.

- L'Allemagne est le pays des poètes et penseurs, gouverné par un colonel et conseillé par des maîtres d'école fous, où les plus riches se font gifler par des employés de la poste juste parce qu'ils ne les paient pas et qu'eux ils sont au service de l'honneur? Est-ce le pays plat où l'on ne voit que le ciel et où...

Comment la femme du manège, dont il ne voulait pas au début, finit par l'avoir, juste parce qu'elle a de la concurrence et qu'il est heureux d'avoir la meilleure.

- Qu'est-ce que je fais pour mes membres frais avec neuf culs de femme au petit matin. Je peux boire du schnaps et manger des oeufs. Pour ma bonne oie dodue? Si seulement j'étais allé à matines!

Des tas de bons gars sont déjà partis au fil de l'eau parce qu'ils voulaient pêcher la nuit et qu'ils n'avaient pas les os assez solides.

LA MÈRE. Un matin, on l'a retrouvé, une masse noire dans l'herbe, comme un sac vide qu'on aurait jeté. Le second s'est engagé dans un brouillard glacial sur un rafirot pourri aux voiles rapiécées et je n'ai pas plus revu son visage que celui que j'avais quand j'étais enfant.



CURRICULUM VITAE

FRANÇOIS ORSONI

m e t t e u r _ e n _ s c è n e _ c o m é d i e n _ f r a n c o i s . o r s o n i @ f r e e . f r

Formation

école Florent - Michèle Harfaut, Michel Fau, Jean-Damien Barbin, Éric Ruf

Stage AFDASS - Suzana Linke

Stage CIFAS - Pacitty Compagny

D.E.A de sciences sociales et enseignement universitaire - Paris II Sorbonne

Metteur en scène

Barbe bleue, espoir des femmes - Dea Lohers

La jeune fille, le diable et le moulin - Olivier Py

épître - Olivier Py

L'étreinte - Luigi Pirandello

Woyzeck - Georg Büchner

Morphine - Mikhaïl Boulgakov

Who is me - Pier Paolo Pasolini

Le bonnet de fou - Luigi Pirandello

L'imbécile - Luigi Pirandello

Acteur théâtre

épître - Olivier Py - François Orsoni

© - création d'après Copi - Katarzyna Krotki, Francois Orsoni, Thomas Landbo

Un homme exemplaire - Goldoni - Jean Claude Penchenat

Le soulier de satin - Claudel - Pierre Vial

Henry VI - Shakespeare - Serge Lipszyc

Le misanthrope - Molière - René Loyon

Le retour au désert - Koltès - Thierry de Peretti

Acteur cinéma / télévision

La Iannara - Jean-Luc Delmon-Casanova

Liberata - Philippe Carrese

L'enquête Corse - Alain Berberian

Le dossier Constantin - Laurent Coltelloni / Marianne Groves

Il était une fois dans l'ouest de la Corse - Laurent Simonpoli

Yamakasi - Julien Sery

U Tavonu - Laurent Simonpoli

Une vie de garçon - Marie Garel-Weiss

Passeports - Jean Christophe Pagnac

SULIANE BRAHIM

c o m é d i e n n e _ b r a h i m s u l i a n e @ y a h o o . f r

Formation

E.N.S.A.T.T. - Lyon 1998.2000 - classes de Jerzy Klesyk et de Alain Knapp

Théâtre

Les possibilités - Howard Barker - Jerzy Klesyk

Barbe bleue, espoir des femmes - Déa Loher - François Orsoni

Music Hall - Jean-Luc Lagarce - Chloé Dabert

La jeune fille, le diable et le moulin - Olivier Py - François Orsoni

Métaphysique des tubes - Amélie Nothomb - Théâtre de la Cartoucherie

Le home yid - Jacques Kraemer

Le fusil de chasse - Yasuhi Inoué - Martine Logier

Nina, c'est autre chose - Michel Vinaver - Jacques Kraemer

L'élégant profil d'une Bugatti sous la lune - Jean Audureau

Le malade imaginaire - Molière - Philippe Adrien

Le retour au désert - Bernard-Marie Koltès - Thierry de Peretti

L'évènement - Annie Arnaux - Jeanne Champagne

participation à la **Journée des écritures contemporaines** au Festival d'Avignon 2002 pour France Culture ainsi qu'à des lectures pour **Théâtre Ouvert**.

Cinéma

Le voyage en Inde - Yann Piquer - 2002

Les marins perdus - Claire Devers - 2001

ALBAN GUYON

c o m é d i e n _ a l b a n . g u y o n @ h o t m a i l . f r

Formation

Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique - Joël Jouanneau Dominique Valadié Alain Françon, Jean-Paul Wenzel, Hélène Vincent

Stage à la Fémis sous la direction de Philippe Garrel.

Théâtre

Jean la Chance - Bertold Brecht - François Orsoni

Massacre à Paris - Marlowe - Guillaume Delaveaux

Léonce et Léna - Georg Büchner - Alexandre Steiger

Roméo et Juliette - William Shakespeare - Pauline Bureau

La jeune fille, le diable et le moulin - Olivier Py - François Orsoni

Les Illuminations - Artur Rimbaud - Thierry de Peretti

Le mystère de la rue Rousselet - Labiche - Thierry de Peretti

Le petit maître corrigé - Marivaux - Olivier Treiner

Richard II - William Shakespeare - Thierry de Peretti

El Pelete - J.C. Bailly - Georges Lavaudant

Une saison en enfer, brouillons - Artur Rimbaud - Thierry de Peretti

Woyzeck - Georg Büchner - François Orsoni

Parasites - F. Von Meyenburg - Thierry de Peretti

Le bonnet de fou - Luigi Pirandello - François Orsoni

© - création d'après Copi - Katarzyna Krotki, Thomas Landbo, Francois Orsoni

Ateliers de troisième année du CNSAD

Pièces de guerre et **Si ce n'est toi** - E. Bond - Alain Françon

Treize objets, étude sur la servitude - H. Barker - Jean-Paul Wenzel

Peines d'amour perdues ? - d'après William Shakespeare - Hélène Vincent

Cinéma

Les amants réguliers - Philippe GARREL

Last night - court-métrage - Mati DIOP

Créon - court-métrage - Olivier TREINER

Etincelle - court-métrage - Yann BURLLOT

Macadam desperados et **cours** - courts-métrages - Alban GUYON

Octopussycat - court-métrage - Gilles MERLE

CLOTILDE HESME

c o m é d i e n n e _ c l o h e s m e @ h o t m a i l . f r

Formation

École Florent classes de Daniel Martin et Jean-Damien Barbin

Conservatoire National d'Art Dramatique de Paris classes de Daniel Mesguich, Catherine Hiegel, Cécile Garcia-Foegel, Denis Podalydès, Lukas Hemleb

Stage à la Fémis sous la direction de Philippe Garrel

Théâtre

Barbe bleue, espoir des femmes - Déa Loher - François Orsoni - 2006

Getting Attention - Martin Crimp - Christophe Rauk - 2006

Les névroses sexuelles de nos parents - Lukas Barfuss - Bruno Bayen - 2006

La jeune fille, le diable et le moulin - Olivier Py - François Orsoni - 2005

Desert Inn - Michel Deutsch - 2005

Le retour au désert - Bernard-Marie Koltès - Thierry de Peretti - 2000

Le bonnet de fou - Luigi Pirandello - François Orsoni - 1999

Cinéma

Les chansons d'amour - Christophe Honoré - 2007

Le fils de l'épicier - Éric Guirado - 2006

Comment on freine dans une descente - Alix Delaporte - court métrage - 2005

Lion d'Or du meilleur court-métrage au Festival de Venise 2006

Les amants réguliers - Philippe Garrel - 2003

À ce soir - Laure Duthilleul - 2003

Le chignon d'Olga - Jérôme Bonnel - 2001

TOMAS HEUER

c o m é d i e n _ m a s t o @ f z m . f r

Comédien / Théâtre

Elisavieta Bam - Daniil Harms - Cie les Endimanchés - 2007

La jeune fille, le diable et le moulin - Olivier Py - François Orsoni - 2005

Musicien

Béruriers Noirs

Lucrate Milk

Création du label indépendant **Folklore de la Zone Mondiale** (www.fzm.fr)

Photographe

liste des expositions, des publications, curriculum labori et bio sur demande.

THOMAS LANDBO

c o m é d i e n _ t h o m a s l a n d b o @ w a n a d o o . f r

Formation

Det Hem'li'e Teater, Aalborg, Danemark

Professeurs en Art Dramatique au Danemark: Jens Jørn Spottag, Dea Fogh, Jesper Vigant, Gitte Siem, Lars Bom, Bo Skjødberg et Lars Mikkelsen et Jens Arentzen.

Ecole Florent, Paris

Théâtre en France

Unheimlichkeit - d'après Oscar Wilde et Lewis Carroll - Lisa Guedy - 2006

La nouvelle dulcinée - Miguel Sévilla - Marie Steen - 2005

La jeune fille, le diable et le moulin - Olivier py - François Orsoni - 2005

Des ronds dans l'eau - Nicole Werdelin - Philip Adrien - 2004

Épître - Olivier py - François Orsoni - 2004

Woyzeck - George Büchner - François Orsoni - 2002

© - création d'après Copi - Katarzyna Krotki, François Orsoni, Thomas Landbo

Orgie - Pier Paolo Pasolini - Laurent Sauvage - 2001

Brilliant Traces - Amy Wood - 2001

Médée - Hans-Henny Jahn - Anita Picchiarini - 2001

Le Bonnet de Fou - Luigi Pirandello - François Orsoni - 1999

The Unforgiven Dogs - London - Ferran Audi - 1999

Théâtre au Danemark

1864 – I krig og kærlighed - comédie musicale - Théâtre National d'Aalborg 1994

Les Liaisons Dangereuses - de Laclos - Det Hem'li'e Teater 1993

Un voleur dans la pendule... - Dario Fo - Det Hem'li'e Teater 1993

Les sorcières de Salem - Arthur Miller - Det Hem'li'e Teater 1993

Cabaret - comédie musicale - Det Hem'li'e Teater 1992

Le Briquet - comédie musicale - d'après Andersen - Det Hem'li'e Teater 1992

l'Hôtel du libre échange - Feydeau - Théâtre National d'Aalborg 1992

Les jeux sont fait - Jean Paul Sartre - Det Hem'li'e Teater 1992

Esther - comédie musicale - Théâtre National d'Aalborg 1991

Cinéma / Télévision

Max Jacob - téléfilm Gabriel Aghion - ARTE 2006

René Bousquet - téléfilm Laurent Heynemann - ARTE / France2 2006

Frederic and the Master - 2 court métrages Marco Sandeman - Angleterre 2004/2005

Jim la Nuit - téléfilm de Bruno Nuytten - ARTE 2002 - le rôle d'Andreas

La Malédiction du Parasol - clip littéraire - Edition 00h00 2001 - réal. Jean-Luc Gunst

Viva Vivre - court métrage - Paris 1998 - réal. Philippe Constantin

The death of a Vampire - court métrage - London 1995 - réal. Anna Balsini

Musique

ThomaS - Défilé Chardon Savard au Cirque d'hiver - 2006 - *texte et musique Thomas Landbo et Kasper Winding*

HISTORIQUE DE LA COMPAGNIE

Barbe-Bleue, espoir des femmes - Dea Lohers

Mise en scène François Orsoni - avec Suliane Brahim, Dominique Frot, Clotilde Hesme, Christof Veillon
Création à Ajaccio, théâtre Kallisté hors les murs, décembre 2006
en coproduction avec le théâtre international Merlin (Budapest) et la Ménagerie de Verre (Paris)

La jeune fille, le diable et le moulin - Olivier Py

Mise en scène François Orsoni - avec Suliane Brahim, Clotilde Hesme, Tomas Heuer, Thomas Landbo, Eric Peuvrel et François Orsoni
Création à Bastia, théâtre municipal, mars 2005 - Tournée d'été en Corse, août 2005 - Le Kalliste, Ajaccio, mai 2006 - Théâtre du Jeu de paume, Aix en Provence, mars 2006

Epître (pour que soit rendue la parole à la parole) - Olivier Py

Mise en scène François Orsoni - avec François Orsoni et Thomas Landbo
Création à Ajaccio, chapelle Impériale, mars 2004 - Théâtre municipal de Bastia, avril 2004 - Tournée d'été en Corse juillet 2004 - Théâtre national de Nice, juin 2005 - Le Carré, scène nationale, Château-Gontier, janvier 2006

L'étreinte - Luigi Pirandello

Mise en scène François Orsoni - avec Monique Hermant Bosson, Caroline Ducey, François Orsoni, Thierry de Peretti - traduction Jean Pierre Pancrazi.
Création à Ajaccio, au théâtre Kallisté, novembre 2002 - Théâtre municipal de Bastia, février 2003

Woyzeck - Georg Büchner

Mise en scène François Orsoni - avec Alban Guyon, Lisa Guédy, Mathieu Genet, Monique Hermant Bosson, Gaëtan Kondzot, Eric Peuvrel, Thomas Landbo.
Création à Olmi-Cappella (ARIA), juillet 2002 - Tournée d'été en Corse, août 2002

Who is Me - Pier Paolo Pasolini

Mise en scène François Orsoni - avec Foued Nassah – traduction Jean Pierre Pancrazi.
Création à Ajaccio, au théâtre Kallisté, mai 2000 - Théâtre municipal de Bastia, mars 2001 - Ménagerie de Verre, Paris, (festival Etrange Cargo), avril 2001 - Auditorium de Pigna, août 2001

Le bonnet de fou - Luigi Pirandello

Mise en scène François Orsoni - avec Alban Guyon, Stéphanie Braunschweig, Thomas Landbo, Ariane Séguillon, Nadine Darmon, Clotilde Hesme, Nathalie Desbouis, et François Orsoni.
Création au studio de l'Ermitage à Paris, Théâtre Kallisté, Ajaccio, novembre 1999

Morphine - Mikhaïl Boulgakov

Mise en espace de François Orsoni - avec Thierry de Peretti et François Orsoni.
Lecture, Bibliothèque municipale, Ajaccio, novembre-décembre 2001

Stages de théâtre - proposés en partenariat avec la Ville d'Ajaccio

2002 - travail sur un texte de Dea Lohers : « Barbe Bleue espoir des femmes »

2003 - l'insularité et la théâtralité

2005 - travail sur «Le soulier de satin » de Paul Claudel

2006 - études de textes classiques et contemporains

2007 - travail sur les monologues